

AUTOMNE 2025

Ponts et
passerelles

L'Alinéa

La revue de
l'Association
des auteures
et auteurs de
l'Estrée



L'Alinéa

ASSOCIATION DES AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE (AAAE)

 151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec) J1J 3P8

 info@aaaestrie.ca

 819.791.6539

 aaaestrie.ca

Nous remercions Dunin Technologie ainsi que la députée de Sherbrooke, madame Christine Labrie, dans le cadre du programme de Soutien à l'action bénévole (SAB), pour leur soutien financier.

* Les opinions émises dans les articles n'engagent pas la rédaction.

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2025

978-2-9823876-1-4

COMITÉ ÉDITORIAL

Jeanie Bogart
Félix Devault-Dionne
Antonin Marquis
Bernard Paquet
Allyson Rodrigue
Florent Gouézin
Marie Sirois

ILLUSTRATIONS ET DESIGN GRAPHIQUE

Caroline Leduc

PÉRIODICITÉ

2 numéros
par année

NUMÉRO

Automne 2025

DATE DE PRODUCTION

Septembre 2025

Philosophie éditoriale

L'Alinéa est une revue littéraire publiée par l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie (AAAE). Elle offre une plateforme aux écrivain-es et ami-es des lettres de la région pour partager leurs œuvres et leurs réflexions. Elle est publiée deux fois par an et, grâce à la générosité de ses contributeur-rices, elle est imprimée à petits tirages en plus d'être disponible en ligne.

Pour paraphraser Mark Zuckerberg, la revue est gratuite et le restera toujours. Le but n'est pas de faire du profit (ou de récolter vos données), mais de promouvoir la littérature et la culture en Estrie, en offrant une expérience de travail éditorial et un espace de publication aux auteur-rices de la région.

Dans l'esprit associatif cher à l'AAAE, L'Alinéa est un espace démocratique où toutes les voix sont égales et où se côtoient des personnes d'horizons variés, des auteur-rices chevronné-es aux néophytes qui en sont à leurs premiers textes, en passant par les étudiant-es qui trouvent le temps d'écrire entre un cours sur Anne Hébert et un shift de soir au Tim Horton's.

Formé d'enseignant-es et d'étudiant-es de littérature, d'avidés lecteur-rices, d'écrivain-es reconnu-es et autopublié-es, de jeunes et de moins jeunes, de fans de polar ou d'expert-es de Marie-Claire Blais, le

comité éditorial, représentatif de la diversité et de la richesse des membres de l'association, privilégie une approche horizontale et conviviale du travail littéraire. Il souhaite travailler avec des auteur-rices prêt-es à discuter de leurs textes dans la bonne humeur. L'idée n'est pas d'imposer à quiconque une façon de voir les choses, mais de réaliser pleinement le potentiel des textes reçus.

L'Alinéa publie des œuvres originales et inédites, qui peuvent prendre la forme de nouvelles, de poèmes, d'essais ou de récits. Les textes sont sélectionnés en fonction des critères suivants :

- qualité littéraire;
- pertinence par rapport aux thèmes proposés;
- capacité à toucher les lecteur-rices;
- singularité de la voix;
- justesse de la langue;
- force du regard sur le monde.

Les auteur-rices sont invité-es à soumettre leurs œuvres via le site web de l'AAAE. Chaque soumission est examinée anonymement par le comité éditorial. Les auteur-rices retenu-es sont informé-es par courriel et leurs œuvres sont publiées dans le numéro suivant de la revue.

6	Ponts & Passerelles	Introduction à la thématique
9	Le blues des ponts	Agnès Whitfield
10	Le pont de mon cœur	Marie Page
12	Propylée sur pilotis	Fabienne Elliott
13	Entre la nuit et l’aube, il y a un poème	Noris Wasly
14	La boîte aux lettres	Alexis Guillemette
16	Adage	Bruno Laliberté
18	Le pont des souvenirs mûrs	Marie-Ange Claude
19	Burning Bridges	Magdarline Gédéon
20	De Prague à Paris	Suzanne Pouliot
22	Sous le pont	Cœur noir
23	L’appel du vide	Lucie Desaulniers
25	Pont-levis des soupirs	Diane Gravel
26	L’absinthe du manque	Moïse Daryl Lorenzo

26	Duct tape	Sarah Baril-Bergeron
28	Gravité	Éloïse
30	Dans la chambre d’à côté	Danielle Dusseault
32	Le pont des blessures	Jephte Estiverne
33	Point de feu	Audrey-Ann Blais-Côté
34	Peter Pan	Jason Lapierre
36	Une rame en novembre	Raymond Cloutier
39	Lénore au pont	Marie d'Anjou
40	La femme sur le pont	Pascale Bonin
42	2h52	Danika Cormier
43	Pour un oui, pour un non	Aline Élie
44	Les chemins invisibles	Flavie Caron-Leblanc
45	L’ultime traversée	Chantal Cousineau
46	Recommence?	Appel de textes

Ponts & Passerelles

Des merveilles d'ingénierie coûtant des milliards de dollars aux assemblages précaires de fond de rang, ponts et passerelles parsèment notre imaginaire collectif: le pont des Arts à Paris, le Golden Gate Bridge à San Francisco, la Tour de Londres, et pourquoi pas le pont Jacques-Cartier à Montréal, où la plupart des Québécois.es sont déjà restés coincés dans un embouteillage?

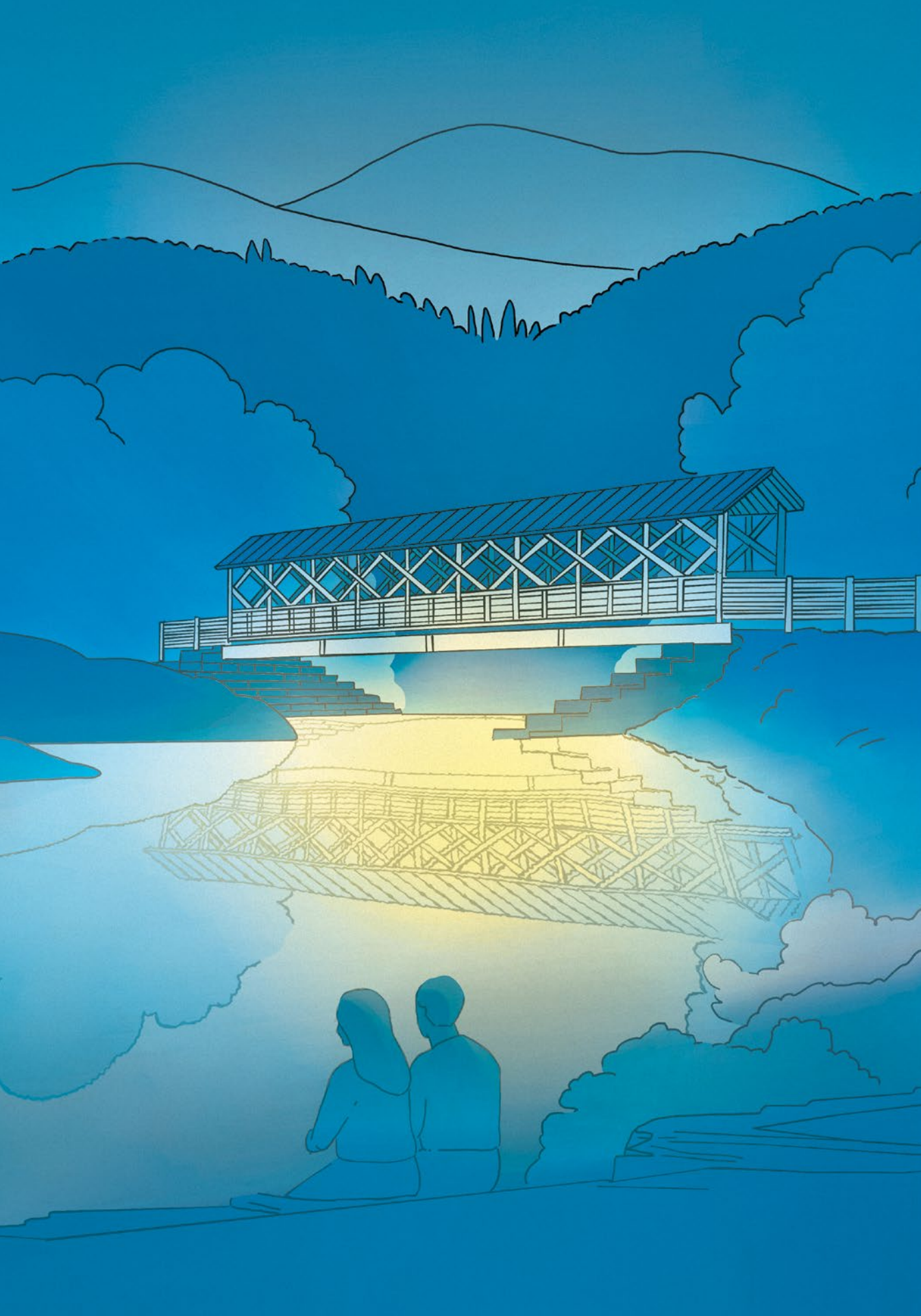
Certains ponts fictifs font aussi partie de notre mythologie: le pont de Khazad-Dûm du *Seigneur des anneaux*, le Bifröst de la mythologie nordique, le pont du château de Bowser de *Super Mario Bros*, ou encore la passerelle invisible d'*Indiana Jones et la dernière croisade* et celle, plus modeste, que garde Petit Jean dans Robin des bois. Sans oublier le pont de la Chaudière, à Hull, où Jos Montferrant aurait affronté à mains nues 150 Irlandais.

Défendus ou non, ils permettent de franchir un obstacle, un ruisseau, une route ou un fleuve: dans tous les cas, on préférerait ne pas en tomber. Franchir un pont ou une passerelle, c'est risquer la chute. C'est se demander si on se rendra bien de l'autre côté, c'est regarder en bas et craindre le pire, lutter contre l'envie de donner un coup de volant, *pour voir*. Mais c'est aussi se diriger vers quelque chose, combler un manque, unir ce qui auparavant était isolé.

Les ponts et passerelles ne sont pas seulement des structures qui relient des rives; ils symbolisent également les étapes de notre vie. Chaque traversée représente un saut vers l'inconnu, la fin d'un chapitre et le début d'un autre. Que ce soit un changement de carrière, un déménagement dans une nouvelle ville ou une nouvelle amitié, ces passages nous offrent l'occasion d'explorer de nouveaux horizons tout en restant ancrés dans notre passé. À chaque passage, nous découvrons de nouvelles perspectives et accumulons des histoires à raconter, une preuve que chaque pont, chaque passerelle peut nous mener vers une aventure inédite.

Ponts et passerelles, lieux de passage inévitables. Qu'ils mènent à la mort ou à un monde enchanté, à un trésor ou à la connaissance de soi-même, ils constituent autant de charnières entre deux rives, deux états d'âme, deux cultures, deux réalités.

Mais quand le pont s'écroule, que reste-t-il alors ?



Le blues des ponts

PAR AGNÈS WHITFIELD

Des ponts, il n'y en a plus. Du moins, il y en a de moins en moins. Les ponts qui existent encore ne sont que des simulacres, des fantômes de ponts, des structures en béton qui sombrent dans la grisaille. Je parle des ponts entre les gens de vues divergentes, entre les riches et les pauvres, entre les gens de race ou de nationalité différente, entre les vieux et les jeunes, entre les gens qui n'ont pas vécu les mêmes choses. Personne n'a vécu la même chose qu'un autre ou du moins pas de la même manière.

Tant d'eau a coulé sous les ponts. De l'eau, il n'y en a plus. Du moins, il y en a de moins en moins. Les ponts surplombent des abîmes. Parfois, il y en a trop, de l'eau, et les ponts s'effondrent. Les ponts ne sont pas à leur première contradiction. Le soleil est bleu comme une terre brûlée. Sur les parois des ponts, ses rayons déclinants forment un miroitement glauque.

Les ponts s'illuminent un instant et puis s'éteignent. Que faire ? Les écureuils continuent à sauter d'une branche à l'autre. Ils courent à la queue leu leu le long des clôtures. Leur vie est un viaduc sans fin. Nous parlons de faire le pont quand il s'agit de rallonger le plaisir, d'échapper au travail. L'édification des ponts n'est jamais spontanée, peu importe les calculs des ingénieurs. Des ingénieurs de ponts, il n'y en a plus, du moins il y en a de moins en moins.

Les cormorans traversent les fleuves, les baleines échouent sur les rivages. A l'ombre des ponts, les adieux chuchotent et filent sur le dos des longues files de fourmis sur la plage.

Les ponts, c'est ce que l'on fait sauter d'abord quand l'ennemi avance sur nous. On rompt les ponts pour empêcher les wagons interminables d'armements d'arriver à destination. Sur le pont du navire le capitaine salue la lune les marées, les eaux noires scintillent. Tout n'est qu'illusion. Au-delà des vagues l'esprit se laisse emporter. Sous les ponts les pontifes pontifient et les coqs couvent les œufs en attendant d'apprendre la ponte. Parfois un changement de genre change tout.

Prenez, une petite pomme fera l'affaire, vous permettra de faire le pont jusqu'au prochain repas. Toute ratatouillée

ou juteuse, c'est pareil. Sucrer le temps qui passe. Les ponts sont partout comme ces liens qu'on casse. Je n'aime pas les ponts de glace. Les ponts de glace, il n'y en a plus, ou du moins de moins en moins. Je n'aime pas non plus les nouvelles architectures, les arches surfaites, les cordons effilés, la vibration sinistre des haubans les jours de tempête, les tabliers décoratifs, les chaussées défaites, leurs nids de poule et leurs ventres de bœuf.

Les ponts sont les miroirs de nos âmes, dit-on. Ils peuvent évoquer les splendeurs d'antan ou se dissiper sur la morne plaine d'aujourd'hui. Nous aimons les ponts, nous détestons les ponts. Les ponts, c'est tout ce qui reste de nos pas curieux, de nos cris furieux, de nos regards courroucés, de nos espoirs attendrissants. Patrimoine de l'humanité, triste monnaie d'échange, les ponts s'écrivent d'une arche à l'autre, une arche à la fois, autant de lignes noires dans un ciel opaque.

Les ponts c'est fatigant. On quitte le sol ferme, on se lance dans les airs. Seuls les acrobates et les gymnastes retombent sur leurs pieds, et parfois même eux ratent leur coup. Le vertige n'attend que le vertigineux. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, ni les ponts leurs pompes. Nos histoires sont peuplées de ponts ensanglantés. Les heures de gloire sont révolues. Un papillon orange est passé devant un pilier invisible.

Il y avait une fois des ponts comme des cornets de glace les soirs d'été ou des baisers doux sous les érabliers à la pointe de l'aube. Les ponts s'enjambaient à pied, tremblaient sous les trains. Ils étaient là devant nous et puis roulaient leurs bosses et leurs fissures. Ils ne se construisaient pas en un jour ni à Rome ni ailleurs.

Un troupeau de vaches ou de brebis sur le pont de nos rêves, cela nous faisait du bien, comme le chant du merle ou le délicat frémissement d'un poisson rouge. Parfois les ponts étaient couverts comme les mots. Quand il manquait un bardeau le toit coulait et par la lucarne improvisée apparaissait une trouée bleue dans le ciel aussi grosse qu'une lune accroupie. On ne savait jamais où les ponts se cachaient, ni comment les retrouver.

Le pont de mon cœur

PAR MARIE PAGE

Dans ma vie, j'en ai traversé des ponts. Des ponts célèbres, d'autres moins, des ponts aux stupéfiantes prouesses d'ingénierie, d'autres véritables icônes culturelles. Chacun évoque un souvenir, une émotion.

Mille fois filmé, le mythique *Golden Gate*, le roi des ponts, m'a éblouie. Il est si beau le soir, au coucher du soleil qui accentue sa couleur orangée. Le parcourir pour la première fois confère un sentiment d'irréel, l'impression de vivre un rêve, celle d'être sur le toit du monde.

J'ai connu le *Pont Maria Pia* construit par Gustave Eiffel. Il enjambe le Douro à Porto. Je l'ai traversé à pied sous un soleil de plomb, mon sac rempli de mignonnettes de vin de Porto que les caves à vins offraient aux touristes pour promouvoir leurs produits.

Les multiples ponts de Venise ont tous un charme indéniable. Le plus connu et le plus touristique est le *Pont des Soupîrs* sous lequel, il faudrait, paraît-il, passer en gondole et s'embrasser pour assurer la pérennité de sa liaison amoureuse. Les soupîrs qui donnent son nom à ce pont ne sont pas ceux des amoureux, mais ceux des prisonniers qui le traversaient. Entièrement fermé, il reliait les anciennes geôles au Palais des Doges qui abritait des cellules d'interrogatoire, un euphémisme pour désigner les salles de torture.

Le plus beau des ponts vénitiens est sans doute *Le Rialto* comportant une seule arche. Il est l'un des rares ponts bâtis contemporains comme le *Ponte Vecchio* à Florence. De chaque côté des boutiques et au centre une allée piétonne. Quel régal pour les touristes de flâner au milieu de la galerie marchande!

Oh! Bien sûr, j'aime aussi les ponts parisiens. Je les ai beaucoup arpentés, mais j'ai aussi beaucoup marché en-dessous en longeant la Seine. J'ai adoré le *Pont Neuf* quand il a été couvert de fleurs par Kenzo. Ce pont en dépit de

son nom n'est pas neuf du tout, il est le plus vieux de la capitale. Le *Pont Alexandre III*, du nom du tzar de Russie, est sans doute le plus grandiose des ponts parisiens. Inauguré lors de l'Exposition universelle de 1900, il symbolise l'amitié franco-russe. Quant au *Pont de l'Alma*, son Zouave sert d'indicateur des crues de la Seine. Les Parisiens le scrutent avec attention. De nos jours encore, on se souvient de l'inondation de 1910, quand le Zouave avait de l'eau jusqu'au cou. Comment évoquer les ponts de Paris sans mentionner le *Pont des Arts* ou plutôt cette passerelle pour piétons qui relie le Louvre à l'Institut de France ? Il a été surnommé le pont de l'Amour en raison des centaines de milliers de cadenas que les amoureux du monde entier plaçaient sur les rambardes grillagées afin de laisser une trace de leur amour. Hélas, en 2015, une section du pont s'est effondrée sous le poids des cadenas. Aujourd'hui des panneaux de verre servent de garde-fou.

Mon pont préféré, le pont de mon cœur, est le moins spectaculaire et le plus ancien de tous. Il n'apparaît que peu dans les films. Pourtant, pour moi, ce fut le coup de foudre dès l'instant où j'y ai posé le pied. D'après la légende: son origine, est divine. Dieu aurait commandé à Bénézet, un jeune pâtre provençal, de construire un pont à un endroit bien précis. Bien sûr, on ne voulut pas le croire. On le prit pour un « fada ». L'évêque, pour le mettre au défi et prouver qu'il avait été mandaté par le Tout-Puissant, l'enjoint de soulever un énorme bloc de pierre et de le jeter dans le fleuve. Le petit pâtre sous le regard ébahi des spectateurs souleva le bloc de pierre et le jeta à l'eau. On ne peut s'empêcher de le comparer à Arthur qui a été le seul capable d'extraire l'épée Excalibur d'un rocher.

Le pont fut construit en 1177, en un temps record, grâce à l'intervention divine, toujours selon la légende. À l'origine, sa forme était courbe, il possédait 22 arches magnifiques. Il constituait une prouesse technique pour l'époque. De nos jours, il ne lui reste que quatre arches, les autres ont

été arrachées par les crues, endommagées par les troncs d'arbres charriés par le fleuve impétueux. Reconstruites les arches, encore détruites, encore reconstruites, encore détruites et encore et encore... Brave pont amputé, battu par la nature, comme certains sont battus par la vie ! Inutilisable, il ne relie même plus l'autre rive. Véritable exemple de résilience, il a résisté au temps, aux crues, aux guerres. Il constitue un témoignage.

Pour moi, ce pont, plus que tout autre, symbolise notre existence. Rien n'est jamais acquis. Tout est parfois à recommencer. On voudrait atteindre une autre rive, aspirer à une autre destinée et la vie dresse des obstacles. On reste sur un côté du rivage sans pouvoir s'échapper et l'on se résigne à en prendre son parti, ou pas. Impossible de rebrousser chemin. Accepter son destin comme ces immigrants venus de France et coupés de leur pays en 1763, un pont rompu par les guerres, les mauvais traitements et les turpitudes de l'Histoire. Après tout, l'existence n'est-elle pas constituée d'une série de deuils et de renoncements ?

On aurait pu le détruire le pont de mon cœur, puisqu'il ne jouait plus son rôle, mais sa fragilité, son histoire l'ont protégé, l'ont fait aimer. Classé au Patrimoine mondial de l'Humanité, on lui rend visite de partout. Et surtout, on le chante. Car sur mon pont chéri : « on y danse, on y danse tous en rond ... » Dessus, dessous, qu'importe.

Propylée sur pilotis

PAR FABIENNE ELLIOTT

J'esquisse un pas
Juste un pas
Vers la passerelle suspendue
De bois vermoulu et d'acier cicatrisé
Qui rit et qui danse
Sous ma foulée
Mal assurée

Partout les cordages claquent
Et crient
Autour de mon avatar figé
L'horizon infini
Injecte mille aiguilles
Dans mes veines éparpillées
Au-dessus des eaux fâchées

J'avance d'un pas
À petits pas
Vers la passerelle panoptique
D'où je guette les nuages
En porte-à-faux empilés
Mes gestes se délient
Embrassent les sinuosités
Des vagues et du vent

L'enclume de ma tête
S'apaise et se tait
Laisse place au chant
Suspendu des baleines

Mon souffle porte
Le vol des eiders
L'oiseau me frôle
De ses ailes rêches et satinées
Le nordet glisse sur ma joue
Sa langue de chat affamé
Le bleu effronté du ciel
Convoque en duel
Les collines sauge de fougères

J'avance d'un pas
D'une enjambée
Sur le quai grisé par les errances
Qui porte mes élans
Au-dessus du courant
Qui charrie la douceur
Des marées anciennes
Dans la baie endormie

Envoûtée par les bras tendres des dunes
Par ce qui vit et qui bat
Par les flots habitables
Je n'ai de choix
Que de m'enfleurver

Entre la nuit et l'aube, il y a un poème

PAR NORIS WASLY

à un pas du vide
seul un poème retarde mon cou
livré au pilori

dans tous les corridors de mes os
déjà
j'entends l'appel du néant

né sous l'ombre des vautours
je reçois mon baptême de crocs
et de baves

arbre dressé
dans une forêt de larmes
je porte sur mes branches
la signature des opprimés
et dans mes racines
une émeute grondant en silence

Au mitan de mes poèmes
une bouteille lancée
pas de rimes juste du verre
et une pancarte édentée de bouches
rouées de frissons

comment emprunter le rire
bassin d'azur
aux rétines funèbres des oiseaux fous
noyés dans l'intimité des corbillards

de nouvelles carcasses anonymes
dans ses bras
le trottoir saigne
je ferme les volets de mon crâne

confiné dans mon caveau
je tourne en rond
avec un Port-au-Prince
en flamme
couvant sous ma langue

j'agrafe
l'hymne de mon errance aboyante
aux rives des lucioles

nauffrage en croissance
je balance d'un coup de pied
ce poème dans les fesses de l'État

La boîte aux lettres

PAR ALEXIS GUILLEMETTE

Je reviens de l'école et fidèle à mes habitudes, je pars chercher le courrier. Il pleut tellement aujourd'hui que j'ai de la difficulté à garder le contrôle de ma bicyclette. La pluie s'accumule aux bords de route, je dois rouler au milieu de la rue. Sur le pont, l'eau tombe sans regarder derrière. Une fois arrivé à la boîte aux lettres, je sors mes clés. J'en possède trois. Celle de la maison, celle de la boîte aux lettres et celle du cadenas pour mon vélo. Je me dépêche. En entrant dans la maison tantôt, j'ai senti l'odeur de la lasagne dans le four, elle devrait être prête à mon retour. Je dois toujours faire signe à ma mère que je suis revenu de l'école avant d'aller chercher le courrier. C'est elle qui l'exige... Mais l'an prochain, j'aurai neuf ans, je vais tenter de négocier cette règle.

Il n'y a qu'une lettre. Elle est étrange. L'enveloppe est brune, carrée et mon nom est inscrit sur le dessus. Plusieurs timbres sont collés, jamais je n'en ai vu autant sur une lettre. De la ficelle de jute entoure l'enveloppe. Un tour à l'horizontale et un à la verticale. Les deux bouts viennent se rejoindre en formant une boucle. Ma mère me laisse toujours ouvrir le courrier pourvu que je sois avec elle, mais cette lettre a mon nom dessus. Je pense bien avoir le droit de l'ouvrir. Je la dépose dans mon sac d'école et me dirige au parc à côté.

Une fois rendu dans la glissade, à l'abri de la pluie, j'ouvre l'enveloppe. Il y a une lettre, pliée en deux. Lorsque je l'ouvre, je vois quelque chose tomber et glisser jusqu'en bas. Je me lance à sa poursuite. Mon sac d'école dans une main, la lettre et l'enveloppe dans l'autre, je sors du tunnel et aperçois deux photos sur le sol bouetteux du terrain de jeux.

La première que je vois est celle d'un enfant. Elle semble un peu plus âgée que moi. La fille marche sur mur de brique et semble maintenir son équilibre comme les personnes qui marchent sur de longs fils au cirque. Son bras gauche est levé à la hauteur de ses épaules, tandis que

l'autre est au niveau de sa hanche. Ses pieds sont nus. On ne voit que le bout de ses orteils dépassant de sa longue robe jaune. Les tresses de la fille semblent lui arriver au milieu du dos, on les voit déborder du côté où sa main est plus basse. Elles sont floues. Elle sourit. Derrière elle se trouve quelques arbres, grands et pleins de feuilles vertes, et le coin d'une maison cachant une partie du soleil.

Je trouve qu'elle me ressemble. Sa petite oreille gauche est identique aux miennes. Son nez semble s'élargir à cause de son sourire. Ce sourire... Il est à moi. Ma mère me dit toujours qu'il est particulier. Je cache mes dents du bas avec ma lèvre. Elle dit que ça me donne les airs d'un écureuil. Ses yeux sont petits et regardent droit devant. Tout droit sur moi.

Sur la deuxième photo, je reconnais la même fillette, mais plus jeune et accompagnée d'un petit garçon. Est-ce moi? Avec ma mère, je regarde souvent les photos de moi lorsque j'étais plus jeune. Certains clichés ont été pris lorsque j'étais encore à Haïti. Le petit garçon sur cette image est le même que celui dans l'album de ma mère. C'est moi! Je porte le même habit que sur la photographie que ma mère a collée sur le réfrigérateur. Un short beige avec un chandail blanc et une veste verte par-dessus. À l'arrière de la photo dans la cuisine, il est écrit : Brice, un an et dix mois.

Nous regardons souvent des photos ma mère et moi, nous ne sommes que nous deux. Mes parents m'ont adopté quelques mois avant mes deux ans et mon père a fini par partir... Ma mère travaille à la maison. Elle est coiffeuse. J'aime bien m'asseoir dans les marches et la regarder laver, teindre et couper les cheveux. Parfois je l'aide en découpant des morceaux de papier d'aluminium, à condition d'avoir terminé mes devoirs.

Durant une fin de semaine ma mère et moi avions peinturé ma chambre aux couleurs d'Haïti. Elle avait pris

deux jours de congé. Cela n'arrivait qu'à l'occasion. Il fallait bien qu'elle travaille pour payer les factures que je lui apportais...

Je dépose la lettre et l'enveloppe dans mon sac d'école, ainsi que les deux photos. J'ai faim et je suis déjà mouillé de la tête aux pieds. J'embarque sur mon vélo et retourne à la maison, mais je m'arrête sur le pont. L'eau me semble peu accueillante, elle se cogne violemment contre les rochers comme les idées qui se bousculent dans ma tête. Je suis la rivière. J'y lance les photographies et l'enveloppe, et reprends ma route. Je déteste le chemin du retour. La pente est dure à monter. Je ne suis pas encore capable de pédaler jusque chez moi. Je finis toujours par terminer le trajet à la marche. Aujourd'hui, la montée me semble encore plus difficile qu'à l'habitude. La rivière en moi continue de faire des vagues.

Une fois arrivé chez moi, ma mère me demande pourquoi ça m'a pris autant de temps. Je lui réponds que la chaîne de mon vélo a débarqué. Elle m'attendait avec une serviette et des vêtements de rechange. J'aperçois, par-dessus son épaule gauche, mon assiette prête et qui m'attend à ma place habituelle sur notre petite table à deux places. La lasagne est mon repas préféré.

— Est-ce qu'il y avait du courrier ?

Je regarde le sol. Mes chaussures mouillées ont laissé une marque plus foncée sur le tapis d'entrée.

— Non...

Adage

PAR BRUNO LALIBERTÉ

Un adage stipule que: « Une image vaut mille mots ». Je ne suis ni photographe ni artiste peintre, mais je tenterai de mettre en images grâce à mes mots une période sombre qui m’a affligé longtemps ; un bout de ma vie perdu.

Je recule de plusieurs décennies.
J’avance sur une route fraîchement asphaltée.
Le soleil m’accompagne dans ma normalité.
Mais mon chemin s’embrunit

Des méandres sur une base de gravier, tel un fond de rivière desséchée, se sont multipliés. À chaque tournant, de nouveaux obstacles entravent mon avancée. Au début, ils se franchissent facilement, mais la difficulté grandit au fur et à mesure que, sous mes pieds, s’amointrit mon tracé. Quelquefois ces empêchements me font trébucher, écorchent mes genoux et mes coudes où ils arrêtent ma progression. Sous les intempéries je me salis de boue. Elle souille mes vêtements, s’incruste sur et sous ma peau, puis par la suite s’insinue dans mes muscles, mes os et même mon cerveau. Finalement cette vase noircit à ce moment mon esprit.

La route devient sentier
Étroit et bordé de falaises escarpées
Les larmes emplissent mon quotidien.
Mon sourire n’est plus rien
Mal équipé pour affronter ce périple de haute voltige, je tente de m’y débrouiller tant bien que mal.
La fatigue s’installe
Les maux d’estomac
Le reflux gastrique
Les migraines.
Puis les idées noires se pointent.

Une forêt sombre, humide me fige
J’étouffe une brûlure interne qui m’afflige
J’avance tel un homme saoul et intoxiqué
Vers un abyme noir pour abdiquer

Jusqu’à une croisée de chemin.
À gauche le même sentier funeste
À droite, un pont couvert enfin!
Un rayon de soleil se manifeste

Je choisis d’y entrer, pour me reposer un moment. Mais arrivé au centre, deux panneaux tels des ponts-levis se referment violemment et m’enferment dans ce tunnel de noirceur.

Tous mes démons remontent à la surface.
Je m’écroule, recroquevillé, en sanglots. Une masse.
Un enfant craignant le monstre sous son lit. Maman!
La malbouffe, le confinement, l’emprisonnement.

Puis la rage, enfin: libèremment
Je frappe, sans relâche, ma cellule.
La révolte me consume et me brûle
M’en sortir, il faut m’en sortir! Je hurle
sous mes coups le plancher cède : Je souffle

À nouveau, lueur d’espoir! Je tombe alors dans une rivière déchainée. Elle m’emporte. Je m’enfonce, je refais surface. Projeté contre les rochers tel une feuille morte, je cherche à m’agripper. Sans succès. Une grande fatigue s’empare de moi, je suis prêt à me laisser couler à pic.

Soudain, au détour du torrent, une vieille passerelle.
Dessus, une femme et un jeune me tendent leurs ailes
Des anges. Ils me secourent me hissent m’interpellent
Un chemin où je titube vers la guérison se révèle

J’ai maintenant un nouvel adage: « Je vis chaque moment présent », car je choisis la passerelle de la lumière, plutôt que la prison du pont couvert de la noirceur.



Le pont des souvenirs mûrs

PAR MARIE-ANGE CLAUDE

L'effroi parfois glisse dans la nuit

fait marcher nos ombres sur la pointe des orteils

des pas rongés d'angoisse

le soir perd sa couronne à compter

des chagrins périmés

Un pont fatigué ferme ses oreilles

au croassement de ma douleur

redoutant le poids de son âge troublé

Puis survient l'envie de cracher sur l'incendie

casser le dur silence de mes ivresses

trop vagues pour couler

mes peines réclament un changement de parure

et ma mélancolie se lasse d'habiter

le même bitume

Burning bridges

PAR MAGDARLINE GÉDÉON

Peut-être étais-je en quête de douceur ou n'arrivais-je pas à me décider: j'y avais mis un lait, une crème, un sucre. La première gorgée, exquisite. Deux heures plus tard, le reste de ce café refroidi s'oubliait sur mon bureau. Autant que moi entre les rayons en ce moment de ma pause. La délicieuse nonchalance de cette journée se calquait parfaitement sur la mienne.

Mains dans les poches, m'agrippant à l'élégance d'une jeunesse vieillie, épaules raides du workout d'hier et poches des nuits de veille sous mes yeux, j'essayais de réfléchir: j'aurais fait quoi à la place de ce Luca du groupe de soutien, qu'un médecin demande de choisir entre sa femme et le bébé qu'ils espéraient depuis longtemps? Curieux comment fonctionne le monde: on se marie pour être tranquille, choisir des chaussettes propres assorties à ses tenues, vérifier que les lumières sont éteintes avant de se coucher, pas pour se retrouver du jour au lendemain à décider qui doit vivre et qui peut mourir. Moi qui ne me gêne pas de courir d'un bout à l'autre des situations sérieuses... Comment j'aurais détaillé...

Le sourire sarcastique sur un recoin de mes lèvres s'étrangla à la seule vue d'un bouquin, aussi familier que *L'Odeur du café*. Celui dont j'avais envoyé la photo à une fille une année plus tôt: *Parce que je t'aime*, de Guillaume Musso. Malicieux coup du hasard.

Nillie, la fille. La petite Nillie. Je la voyais partout.

Tu le veux? Lui avais-je demandé. *Tu me le donnes si c'est le cas?* Je m'attendais à un moi aussi Aksim. On aurait sauvé le temps. Sa manière de communiquer n'avait pas fini de me faire fulminer. Moi qui allais vite en paroles, aussi vite que l'homme pressé de Bertrand Cantat - personnage qu'elle exècre -, qui ne fais qu'un bond pour sauter aux conclusions, ne comprenais pas qu'elle puisse sortir un paquet de propositions où il aurait suffi d'un oui ou un non; d'introductions et de transitions, d'interrogations qui peuvent elles-mêmes se trouver des réponses...

Elle me rappelle sans cesse que je lui échappe. Elle m'échappe. Comme la fumée d'une cheminée. Je n'insinue pas avoir tout fait pour y remédier, mais c'est moi qui ne la comprends pas.

Neuf mois déjà depuis notre dernière dispute. Je ne me souviens même plus de la raison. Bonne chance à ceux

qui admettent que c'est de leur faute, ces circonstances. *I never do that, never.*

Neuf mois que ça gèle. C'est long. Plus long qu'un hiver classique, oui. Elle aurait déjà mis au monde un enfant si elle était enceinte, oui. L'enfant de qui? Non, pas ça. Ces histoires de naissances me taraudent depuis ce matin. *No chance, it's not gonna happen*, l'anglais s'en est déjà bien chargé. Je me demande toutefois si j'aurais mis longtemps à choisir entre Nillie dont je compte mille souvenirs et un enfant que je n'ai pas une fois rencontré de ma vie, ou si j'aurais simplement pris mes jambes à mon cou.

Elle me manque. Elle ne me quitte pas. Elle me poursuit, l'envie de me jeter à l'eau: c'est le rêve dans mes sommeils tardifs. Un texto, un mail, un appel, ça se pourrait... mais on reste bonhomme. Je préfère préparer des cafés trop sucrés, moins dangereux que nos rapprochements: toujours trop cahoteux. Je n'ai pas besoin de ça dans ma vie, moi. Le type en face de moi dans le miroir ne redoute pas le réchauffement de la planète qui part en vrille, la guerre en Ukraine l'effraie mais beaucoup moins que de se retrouver piégé avec un cœur qui bat, une peine insidieuse prête à se déployer au moindre repli des rayons de cette joie intense que cela procure. Il ne veut pas avoir à se colérer contre l'innocente brise sur son visage, parce qu'une conversation s'est mal terminée. Il veut apprécier la chaleur de son logement, même si personne ne l'y attend et ronfler comme un engin quand le sommeil vient aux petites heures du matin.

Un de ces jours parfaits, où tout allait bien, j'avais dit à Nillie: "La vie est un chemin qu'on peut reprendre à tout moment." Vraiment? Me dis-je en rangeant nerveusement ce satané livre hors de ma vue. Où avais-je donc la tête?

Me voici coïncé à présent, ne sachant ni comment avancer, ni me retourner. Je regarde le pont brûler sans oser sauter et je n'ai point le courage de nager.

Je vais de tout même finir ce roman. Il me faut la suite de l'histoire de Luka: s'il décide de sauver l'enfant au lieu de la mère, qui sait? Dans les livres comme dans les films, les possibilités s'étendent à perte de vue. J'enverrai alors un message qui tremble à Nillie. Si Luca défile, je traînerai bien un moment encore entre les rayons, comme ce minable reste de café, à regarder le pont sur lequel je tiens s'écrouler sous les flammes des regrets que j'assume.

De Prague à Paris

PAR SUZANNE POULIOT

Que s’est-il passé cette nuit-là, alors que je déambulais dans Paris, en fredonnant : *Sous le pont Mirabeau coule la Seine et nos amours, faut-il qu’il m’en souviennne?* Qu’avais-je bu pour sombrer dans les eaux glacées de la Seine, en plein novembre pluvieux et frisquet ? Je tanguais, ma tête tournait et puis...

Lors de mon réveil, l’infirmière m’a raconté qu’un passant m’avait trouvée inerte à proximité du pont Mirabeau, aux aurores. Il avait communiqué avec le Samu et alerté le voisinage. Alitée, je me suis mise à examiner mon corps couvert d’ecchymoses, de bandelettes, le bras suspendu, la voix à peine audible, la bouche pâteuse, bref j’étais dans un piètre état.

La travailleuse sociale m’a bombardée de questions: «Qui êtes-vous? Votre nom? Votre prénom? » Olga, peut-être. Je n’en étais pas certaine... Était-ce plutôt celui de ma jeune sœur? De ma fille? De ma cousine? De ma mère? Pourquoi Olga? Et si c’était Marika plutôt? «Votre date de naissance? Votre adresse? Votre pays d’origine? Votre âge?» J’avais beau fouiller dans ma mémoire aux souvenirs enterrés, je n’y trouvais que de l’ombre, des nuages, surtout une épaisse brume. Tout y était gris. Celle qui était à mes côtés a vainement tenté de me ramener à mon ancienne vie. Elle m’a demandé ce que je faisais à Paris, pour quelles raisons j’y étais. «Seule ou en compagnie? Depuis quand?»

À son grand étonnement, je me suis mise, soudainement, à lui répondre en anglais et en allemand. Je glissais même des mots en espagnol, m’a-t-elle dit par la suite, comme si mon cerveau traduisait tout dans une autre langue. La pauvre intervenante était dépassée. Elle a fait appel à un neurologue, puis à un psychiatre. On m’a diagnostiqué un trouble de la parole, à la suite d’une vilaine chute causée, semble-t-il, par une drogue que j’avais ingérée, à mon insu. Voilà où j’en étais arrivée. Au fil des rencontres, j’ai réussi à dire que je venais de la République Tchèque. L’Ambassade est parvenue à m’identifier, car mon passeport avait été retrouvé, par une passante bienveillante, le long des berges du fleuve. C’est ainsi que j’ai su que mon nom et prénom étaient Kveta Dvorak, que j’étais une artiste graveure, née en juin 1945, à Prague.

Ces informations lacunaires ont éveillé en moi des bribes de souvenirs dont mon départ précipité pour Paris, au début novembre. J’étais partie à la rencontre d’un amoureux, disparu lors du Printemps de Prague. Voilà qu’il surgissait. Il réclamait mon aide, alors que je le croyais mort depuis fort longtemps. La joie ne vient-elle pas toujours après la peine?

Le soir de ma chute, en traversant le pont mythique, je me suis souvenue avoir chantonné les vers d’Apollinaire que nous avions partagés, plusieurs heures plus tôt. Le jour de nos retrouvailles euphoriques, nous avions parcouru le pont des Arts, mais aussi le pont de l’Alma, le pont Alexandre III, le pont de Sully situé à deux pas de la cathédrale Notre-Dame, pour nous attarder plus longuement sur notre préféré, le pont des Soupirs, sur lequel nous avons dansé. Plus tôt, nous avions fait un saut à la librairie du Pont traversé, dédiée aux livres rares, avant de nous engouffrer dans un bar.

Pour une raison inconnue, Oleg a quitté, brusquement, la table où nous étions attablés, après avoir reçu un appel qui visiblement l’avait bouleversé. Il m’a dit, haletant, qu’il me rejoindrait à l’hôtel. Toute la soirée, il avait évoqué son passé dramatique me décrivant la folie totalitaire des Russes au pouvoir. Il peinait à raconter cette période de sa vie, entrecoupée de silences. «J’ai nagé parmi les corps qui flottaient, dans le fleuve ensanglanté» répétait-il, le regard hagard.

Soudainement, de nouvelles questions de la travailleuse sociale ont fait surgir des fragments douloureux et tragiques de la fin août 1968. J’avais l’impression que ma tête était pleine de tessons. Je lui ai dit que ce printemps-là, en pleine euphorie, Oleg m’a annoncé rejoindre ses concitoyens en liesse. Quelques jours plus tard, ses amis m’ont raconté qu’au moment où il s’est engagé sur le pont Charles, il y a eu un bruit sourd, puis des bruits de plus en plus lourds et inconnus. Aussitôt, la ville a cessé ses activités. Les premiers chars d’assaut russes sont entrés dans la ville. Lors des terribles premières heures, un jeune étudiant s’est badigeonné le corps d’essence. Devant les tanks alignés, sur la Place Wenceslas, les canons pointés vers la foule, il a craqué une allumette et s’est jeté en

feu sur les tanks immobilisés. À la suite de K., d’autres jeunes dont mon fiancé ont protesté, toujours au nom de la liberté. Pendant de nombreux jours, les affrontements cruels et sanguinaires se sont poursuivis entre les troupes russes et les Pragois qui refusaient qu’on leur retire brusquement, et, sans appel, cette liberté conquise par Alexandre Dubcek, figure de proue du Printemps de Prague.

— Que s’est-il passé par la suite? a insisté la travailleuse sociale.

— Pendant cette fin atroce, j’ai perdu la trace de mon amoureux. À la fin du mois, de nombreux corps flottaient dans le fleuve ensanglanté Vltava alors que des populations entières fuyaient toujours plus vers l’Ouest. C’est dans un tel bain de tueries, d’arrestations et de dénonciations, que s’est terminé, brutalement, pour moi et pour des millions d’hommes et de femmes le ‘Printemps de Prague’.

Au fil des nouvelles questions, j’ai revécu, par à coup, cette tragique période.

Terriblement affligée, chagrinée, bouleversée, par mes souvenirs, j’ai compris que j’avais perdu pour une deuxième fois celui qui m’avait appelée à son secours. Épuisée, ravagée par cette douloureuse plongée dans ce passé traumatique, je me suis assoupie et j’ai rêvé au merveilleux pont Nikaidô, que j’ai enjambé à maintes reprises lors de précédents séjours au Japon, m’éloignant ainsi des ponts dramatiques que j’avais traversés les derniers mois. La rivière murmurait, comme si elle chantonnait, sans doute parce que *les jours s’en vont...*

Sous le pont

PAR WILLIAM DESROSIERS LAROUCHE (CŒUR NOIR)

Cœurs abîmés dans son vieux baluchon

Comme le sien sous ce noir capuchon

La vie devant lui mais la mort à ses trousses

Il perd la foi ça lui donne la frousse

Déchéance loin de tous

Désolé si sa haine éclabousse

Sous le pont grand garçon maigrichon

Ce soûlon collectionne les bouchons

Sombrant dans la déraison

Enfermé dans sa propre prison

Sentencé pour une secousse

Pourra-t-il pousser l’horizon

Temps qui file

Lame qui s’émousse

L’appel du vide

PAR LUCIE DESAULNIERS

Ce jour-là, elle avait cessé d’exister. Son ombre seule portait sa douleur. Dans quelques minutes, si elle réussissait à se rendre au milieu du pont, elle se jetterait dans le vide où les eaux grises du fleuve Saint-Laurent l’avaleraient. C’était sa troisième tentative. À la première, elle avait paniqué et rebroussé chemin avant d’arriver à la courbe de l’île Sainte-Hélène. À la seconde, elle avait senti la puissance du vent ébranler le tablier du pont Jacques-Cartier et le vertige avait eu raison de sa volonté. Cette fois-ci, elle irait jusqu’au bout.

De loin, elle apercevait le squelette métallique de la bête qui enjambait le fleuve d’une rive à l’autre dans un halo de lumière bleue. Indifférente à la beauté de ce décor hivernal, pressée d’en finir, Mylène marchait d’un pas vif.

Elle venait d’atteindre l’un des piliers d’acier qui supportaient le pont. La fin approchait. Il lui fallait maintenant rejoindre le trottoir réservé aux piétons. Soudain un bruit chaotique la fit sursauter. D’instinct elle s’arrêta. Une bombe de peinture vint terminer sa course à ses pieds. Elle leva la tête vers les madriers de fer qui la dominaient. Tout en haut, attachée à une poutre, une silhouette se balançait.

— Hé en bas! Vous là..., tu peux me donner ma cannette?
— Moi? dit Mylène en se pointant du doigt.
— Oui toi... Je ne vois personne d’autre.

L’homme, dont l’âge était difficile à évaluer compte tenu de la distance qui les séparait, avait une voix autoritaire.

— Je vois mal comment je pourrais aller te la porter où tu es, répliqua Mylène.
— Pas de problème, j’arrive.

Ronnie rechignait à descendre. Mais le rouge était tombé et il en avait besoin pour compléter son graffiti. Encore heureux que la dame ne l’ait pas reçu sur la tête. Avec l’adresse d’un alpiniste, il fit glisser la corde qui le retenait au madrier pour se rapprocher de son interlocutrice, sans poser les pieds au sol. Surpris de constater que la gaufrette humide qui l’observait était en fait une ravissante jeune

filles, du genre canon qu’il n’aurait jamais osé aborder, il se sentit rougir comme la couleur qu’il réclamait et ne réussit qu’à bafouiller un « j’m’excuse » inaudible.

— Qu’est-ce que tu fous ici? Tu pourrais te tuer! lui fit remarquer Mylène avec brusquerie.

— De quoi je me mêle ? Je te ferai remarquer qu’à deux heures du matin les filles comme toi dorment au chaud dans un grand lit douillet à moins d’avoir des idées suicidaires.

En voyant la lèvre de Mylène trembler, il réalisa sa bourde et tenta de se rattraper.

— Est-ce que tu aimes les graffitis?
— Ça dépend...
— Veux-tu voir mon travail?
— Si tu insistes, mais je t’avertis, j’ai le vertige! répondit Mylène.

Ronnie l’aida à se hisser vers les hauteurs, toujours plus haut entre les poutres qui leur servaient d’appui. Le défi ne manquait pas de piquant. Surtout il ne doutait pas de la réaction de la femme lorsqu’elle découvrirait son œuvre. Une neige mouillée imprégnait son duvet, rendait ses doigts gourds et transperçait ses bas. Mylène s’en fichait. Les coups, la honte, la peur de l’autre, tout avait disparu avec la mort du bébé. Avait-elle prémédité son geste ? Perdit-elle pied au moment où la fresque se révélait à eux dans toute sa splendeur?

Affolé il avait pris la fuite. À demi-caché sous une bâche, étendu sur un morceau de carton, Ronnie suivait le hurlement lointain des ambulances. Il espérait que l’une d’entre elles transportait vers les urgences la seule admiratrice qui avait pu contempler son chef-d’œuvre.



Pont-levis des soupirs

PAR DIANE GRAVEL

Un passage obligé avant d'entrer

Un grand soupir comme une longue expiration

Le stress, l'émotion trop vive, l'empressement

Qu'on largue dans la douve avant de s'avancer

Un grand soupir comme une grande inspiration

Des regrets, des remords, des reproches

Qu'on abandonne sur le pas du tablier

Un grand soupir en soulevant le heurtoir

Des colères, des haines, des vengeances

Qu'on laisse derrière soi pour se présenter

Ne sachant trop qui se trouvera derrière la porte

L'absinthe du manque

De grises lueurs recouvrent l'aube
brumeux travestissement
lumières sans gêne dansent sur l'horizon
éclat que bientôt la nuit effacera

Sarah traverse seule l'espace fragile de Palestine
sa gorge remplie de fumée
des oiseaux infidèles fuient
pyromanes anonymes
portés par le vent

tout se lie par une passerelle minuscule
un fil invisible tissant le destin
dans ce chaos de pierres de cris
espoir et incertitudes s'entrelacent

saison envoûtante
boire le fiel du manque
l'absinthe du doute originel
en main une photo froissée

aucun pont ne relie les raccourcis de son enfance
aux filiformes cheveux de sa sœur
encore parfumés d'innocence
elle la cherche dès la pointe des heures
marche sans bagages ni prières
la peur clouée dans son ventre

les rues s'ouvrent sur des quartiers
charniers de silence
où prunelles se ferment une à une
tandis que la culpabilité rature les gestes ivres
de l'éloquence sourde de la mort

peu à peu elle perd
l'élan intact des enthousiasmes
ne reste que l'ombre d'un passé révolu

Sarah porte déjà le visage de demain

PAR MOÏSE DARYL LORENZO

Duct tape

PAR SARAH BARIL-BERGERON

Est-ce terminé entre nous? Ai-je vraiment le goût
de continuer? Était-ce enfin le dernier coup dont notre
structure instable avait besoin pour s'écrouler? Il est
peut-être temps que ça cesse. Tu es collée à ma peau et
je ne vois pas comment t'arracher à moi sans que ça ne
laisse de trace. J'en aurais des mois à frotter les résidus.

Tu es partie en claquant la porte. Fort. La chaîne a
sacré le camp. Ça a toujours été comme ça entre toi et
moi: je sors avec des amies, je rentre amochée aux petites
heures du matin, tu m'attends dans le salon de pied ferme
pour me gueuler après et te pousser en plein milieu de
la nuit. Il y a longtemps que je ne me demande plus où
tu vas.

Pourquoi refuses-tu toujours catégoriquement
de fréquenter mes amies? Tu dis qu'elles ne sont pas
authentiques, et même qu'elles n'approuvent pas le fait
que je partage ma vie avec une femme. Serait-ce ta propre
homophobie internalisée qui parle?

Elles me demandent souvent ce que je te trouve. Tu es
froide. Avant qu'on se rencontre, tu as arrêté de parler à
ta mère et tu n'as jamais voulu me dire pourquoi. C'est à
peine si tu prends des nouvelles de ton père une fois par
année. Moi, je prends des nouvelles de mes parents tous
les jours.

Tu travailles dans un bar. Tu dis que je bois trop et je
réponds que c'est ta faute. Que c'est ma seule manière
de trouver un semblant de chaleur autour de ton aura
glaciale. À t'écouter parler, je ne fais rien correctement.
Toujours les mêmes reproches: «t'es trop lâche» ou «t'es
pas assez attentionnée». Je suis une bouteille de bière que
tu as trop brassée. Mon bouchon est sur le point de lâcher.
C'est quand la dernière fois qu'on a partagé un souper,
toutes les deux? La table accumule la poussière et j'ai déjà
pensé afficher nos chaises sur marketplace.

Tu as insisté pour que j'emménage avec toi. Je t'ai
pourtant dit que ce serait trop petit pour deux. Le bloc
est vieux; les fenêtres n'ouvrent plus et on oublie toujours
de changer la batterie du détecteur. Même les prises
électriques craignent les risques d'incendie. Les murs
s'émiettent, le plancher craque. On ne sait jamais si notre
petit monde va céder sous notre poids. On n'arrive plus à
se parler sans se pogner. On gravite l'une autour de l'autre
dans l'exiguïté de notre trois et demi.

Arrives-tu à déterminer à quel moment notre couple
a basculé? À partir de quel moment nos relations intimes
se sont-elles transformées en corvée? À partir de quand
avons-nous cessé de nous faire confiance?

Est-ce quand j'ai lâché l'école? Peut-être que ça t'a
confronté à ta propre réalité de barmaid, et que tu as eu
peur pour notre futur.

Ou encore, est-ce à partir du moment où tu as parlé
d'adoption et que j'ai eu la chienne de ma vie? J'ai pensé
qu'avec nos historiques familiaux respectifs, autant lui
prendre un abonnement à la DPJ en signant les papiers
d'adoption.

La fin a probablement débuté quand notre chat est
mort après que tu aies oublié de le faire rentrer un soir
d'hiver. Je ne t'ai jamais pardonnée.

Tout ce que je sais, c'est qu'un jour, tes yeux se sont
assombris et je me suis mise à rentrer de plus en plus tard.

Toi, saurais-tu me dire quand tout a foutu le camp?

Impossible de réparer la chaîne de la porte. Les vis
sont finies. Tu n'es toujours pas revenue. Ça fait trois jours
que je t'attends. Tu n'es jamais partie aussi longtemps. Tu
ignores mes appels, tu ne réponds pas à mes textos. Je
n'ai aucune idée où tu dors. Tu t'es tellement isolée ces
dernières années, il n'y a personne vers qui me tourner.
Plus personne pour me comprendre. Peut-être es-tu chez
une de tes exes? J'aurais beau vouloir te chercher, mais je
ne sais rien d'elles, à part qu'elles sont «toutes des crisses
de folles».

Les as-tu, elles aussi, laissées sans un mot?

Est-il encore possible de traverser le pont de notre
distance? Il est en piètre état: les planches sont moisies,
les cordes s'effritent, il tanguie violemment. Un seul faux
pas nous précipiterait dans le vide. Notre amour tient avec
de la colle chaude et des prières. Je n'ai pas l'impression
que le duct tape sera assez solide pour nous faire tenir.
On est au bout du rouleau. Bientôt, il n'y aura plus rien
à réparer.

Il est probablement temps de changer la serrure.

Gravité

PAR ÉLOÏSE

La lune perce les fibres entrelacées du rideau. Immobile, je fixe le vieux cadran radio sur la commode. 3 h 16. Nuit cruelle, abandonnée par l’aube. Mon esprit, sans pitié, ressasse en boucle mes échecs, mes regrets, mes rêves inatteignables. Mon cœur crie. Ma gorge, nouée par la peur.

Je me lèverais, mais je n’ose pas. Je me tourne sur le côté, peut-être que je tomberai enfin dans les bras de Morphée, ou par terre. Rendue là, si je m’éclate le crâne, je serai libérée. De lui. Qui ronfle, écrasé sur plus du trois quarts du lit. Sa masse échouée comme il s’est endormi, en sueur, moins de trente secondes après s’être assouvi dans mon être, en intrus, indifférent au désert de mon désir. La religion m’a fait comprendre que c’est mon devoir de femme, de le satisfaire, lui. Pour en finir, je fais semblant.

L’ongle de mon pouce gratte l’anneau qui m’étrangle. Pourquoi est-ce que j’ai été aussi naïve? Sa peau moite touche la mienne. Ma mâchoire se crispe. L’obscurité voile mon dégoût.

L’épuisement terrasse mes pensées. Quelques heures de répit. De rêves flous. Mon cadran sonne. 6 h 5. Ma carcasse se décolle des draps. Mon *shift* commence à sept heures. Dans la salle de bain, mon reflet cerné, accentué par l’ampoule qui sile, un air cadavérique. Lui? Dort encore. Avant de passer la journée sur son ordi, à *gamer*, à regarder de la porno, à ne pas envoyer de CV parce qu’aucune job est digne de lui, à pas faire ménage, cuisine, commissions, sport —

Je verrouille notre pathétique deux et demi. Dans le couloir délabré de l’immeuble, j’effleure du regard mon voisin saoul, affalé dans sa pisse. Dehors, janvier m’agresse. Sans char, sans bus, je vais travailler à pied. Au boulot, je valse entre plongeuse et *waitress*. Dans les moments de solitude, une rivière de pensées m’envahit. Je suis debout sur le petit pont fragile de ma conscience. Si je fais pas attention, je vais tomber dedans, m’y noyer. Les heures filent. J’ai pas envie de rentrer, mais j’ai les mains écorchées, le dos et les pieds en miettes. C’était pas dans mon plan de vie, ce bistro merdique. C’était quoi, *anyway*, mon plan? Je me fais bourrer le crâne de discours

apocalyptiques depuis le début de mes souvenirs. Encore ce soir. Sans *joke*, j’ai rien planifié. On a voulu me faire croire que la fin du monde arriverait bientôt, que j’aurais jamais le temps d’aller à l’université. Faque je travaille, une job que j’déteste.

Shift fini. Corps fini, je marche, je pense au pont pas loin de chez nous. Je m’imagine sur le rebord, du côté qui embrasse le vide. Je m’imagine m’abandonner à la gravité. L’abîme. Pour plus avoir mal. Je sais pas ce qui me fait le plus peur. Vivre? Mourir?

Dans l’immeuble, le soulon est plus là. Reste juste une tache sur le tapis jaunâtre. J’entends mon geôlier râler derrière la porte 103. Un profond soupir m’échappe. Ma clé figée près de la serrure. Mon cellulaire m’arrache de ma torpeur.

T ou
J’entre.

— Tu foutais quoi? Trainais avec un d’tes agrès d’collègues?

Je regarde l’individu que j’ai choisi il y a six ans. Son masque charmant désintégré. Sa carrure, perdue sous les kilos de lâcheté. Ses gestes tendres, annihilés par son appétit violent.

À peine rentrée, c’est le temps de me préparer à ressortir. J’ai pas envie d’y aller, mais qu’est-ce qu’on va dire si j’y vais pas?

— C’t’est guenilles là qu’tu mets? Tu pourrais pas te forcer un peu? Regarde Korinne, ou bin Sandra, toujours bin arrangées! Force-toé donc sacrement!

J’avale.

— Je t’ai entendu, trou-du-cul.

Un murmure. À peine un souffle, qu’il a saisi au passage. L’écho de ma révolte claque et brûle ma joue, ressert ma gorge. Mes pieds ne touchent plus le lino abimé de la salle de bain.

Notre *lift* m’appelle. Mon mari relâche son emprise.

— Réponds.

Ma voix vacille.

— Sont arrivés.

En sortant de l’apparte, mon mari agrippe ma taille. Me dirige vers la sortie.

Dans la voiture, je laisse mes pensées s’engueuler entre elles. Je m’imagine une autre vie, à ne plus jouer un rôle. Mais je connais rien de la vie. Je cligne des yeux. Déjà dans le stationnement de notre église. Intérieur en béton beige sale, tuiles blanchâtres, vieux tapis verdâtre, rangées de bancs en bois, podium en bois, éclairage aux néons et boîtes à dons *boltées* aux murs. Qu’est-ce que j’fais ici? Mon sourire peine à cacher mon désarroi, le maquillage, à taire le mauve qui hante le pourtour de mon regard. Mon mari me conduit où nous poserons nos fesses durant le sermon. J’y crois pas aux doctrines. Mais je connais que ça. J’ai grandi dans cette communauté. C’est ma famille. Si je divorce, c’est l’expulsion pour moi. La terreur du rejet, de l’isolement. Écrasée sous le poids de mon indécision.

Enfin la prière de clôture. J’aperçois Ophélie, son regard reconnaît ma détresse. Je vais aux toilettes. Elle me rejoint.

— Qu’est-ce que t’as? Parle-moi!»

— C’est trop, ma vie, mon mariage de marde. J’ai des idées noires.»

— Oh, faut que tu pries plus!»

Je ramasse mes tripes. Sors de l’église. Pis je cours.

La nuit m’enveloppe. J’ai peur. L’eau glaciale de la rivière rugit sous le pont. J’inspire un grand coup. Mon souffle se dissipe dans l’air frigide. Ma main s’ouvre.

L’anneau tombe. Disparaît. Avalé par le courant.

Dans la chambre d'à côté

PAR DANIELLE DUSSEAUT

Je m'étais mise à tricoter d'une manière acharnée. Une colère sourde cherchait à exploser. J'évitais surtout de l'exprimer, car je craignais ses éclaboussures. J'essayais donc de minimiser les dégâts. Mais je voulais avoir le courage pour une fois de descendre dans la profondeur de ma vérité.

J'aurais voulu défaire le nœud gordien du désamour de ma mère. Je voulais croire que j'avais été aimée d'elle du même amour que mes frères. J'éteignais la lumière sur ce lien indissoluble, une blessure qui nous unissait elle et moi. J'ai appris très jeune à masquer mes protestations et mes plaintes. Ma mère avait été un exemple, le portrait de mon effacement. Elle ne s'était jamais plainte. Même en se retrouvant à l'hôpital, elle continuait d'ignorer sa maladie et de parler à ses enfants comme si de rien n'était. Une habitude dans la famille: nier. Je savais que j'allais à nouveau me taire devant ma mère. Pour une dernière fois. Je devais faire face à ce qui ne serait pas réparé.

Pourtant, une injonction résonnait sans cesse dans mon esprit me sommant d'agir sans tarder. Entreprendre les gestes mécaniques. Me rendre au chevet de ma mère. Faire preuve de détachement malgré la dissonance. Rassembler les derniers souvenirs. Plonger dans l'entrelacs de ma mère et de ma confusion. Serrer le silence contre moi. Me résoudre à traverser un pont jusqu'à mes frères.

Me rallier à un « nous » qui préserverait l'harmonie familiale. Mes frères s'étaient retrouvés près d'elle, dévoués et présents, disponibles jusqu'à la fin. C'était à mon tour de lui rendre visite et d'essayer d'oublier ce que j'avais toujours cru. Depuis toute jeune, j'avais acquis la certitude que je n'étais pas aimable. N'étais-je pas la cheville carrée, la brebis noire de la famille, une fille rebelle parmi ce lot de garçons adorés? Ils formaient un cercle et j'étais incapable de le rejoindre. Je ne savais pas quel pont traverser pour aller vers mes frères. Nous n'avions tout simplement pas eu la même mère. J'avais néanmoins persisté à m'attacher à l'idée d'une seule mère, d'un seul et même amour. Je voulais croire que nous avions tous été aimés d'elle.

Quand j'avais pénétré dans la chambre d'hôpital, je m'étais tue. Je n'arrivais pas à lui dire ce que j'avais ressenti. La parole

m'avait fait défaut. Ma mère avait continué dans son désaveu en parlant de moi à la troisième personne. Je n'avais pu me réconcilier avec ce qui continuait d'être irréparable. Son corps se soulevait pour dire un mot suprême que j'entendais même si elle ne parlait pas. Qu'espérais-je donc ? Elle n'avait jamais vraiment parlé de sa vie. Je devais me résoudre. Je n'étais pas digne de son amour. J'avais eu beau me donner du mal, je ne parvenais pas à être l'un de ces garçons que ma mère avait su aimer.

Au moment où ma mère a rendu son dernier souffle, elle avait eu ce sourire étrange. Le prêtre nous a alors exhortés à toucher son corps. Dans la chambre d'hôpital, mes frères se tenaient par les épaules. La mort de « notre » mère les avait soudés. Leur monde ne venait-il pas de s'écrouler ? Ensemble, ils cherchaient à rattraper quelque chose de l'ordonnancement familial.

J'arrivais enfin à traverser le pont jusqu'à eux, jusqu'à ma mère, mais de l'autre côté, je n'avais rencontré personne. J'étais restée en dehors du cercle. J'avais voulu maintenir le lien avec eux, mimer les souvenirs communs, intégrer à tout prix leurs jeux, leurs discours, mais ce pont qu'aurait dû être la figure maternelle n'existait pas. Je ne voulais pas enlever à mes frères la mère qu'ils vénéraient. Je cherchais seulement celle qui n'avait pas été la mienne. Et cela me séparait de mes frères sans que je le veuille. Je me disais sans conviction qu'ils avaient peut-être souffert, eux aussi, abonnés à des contrats silencieux.

Je devais me rendre à l'évidence et cesser d'arpenter ce qui n'avait jamais existé. J'avais tellement essayé de rattraper cette chose inaccessible que j'avais nié la réalité. Je ne pouvais encore prendre la pleine mesure de ce que j'avais refusé d'admettre. Je n'étais pas encore allée au fond de ce que ça m'avait fait. J'avais la certitude que si j'arrivais à me rendre de l'autre côté de l'enfance, je pourrais comprendre aussi la douleur cachée de mes frères. Je m'étonnais d'ouvrir une porte, de laisser l'air entrer dans tous ces sentiments que j'avais étouffés. J'avais finalement repris contact avec l'un de mes frères. Celui qui était resté dans la maison familiale : le préféré de ma mère, enfermé dans le sous-sol par dévotion. Il n'allait pas bien, il était tombé malade à son tour. Alors



que nous n'avions pas l'habitude d'échanger, il s'était mis à me contacter régulièrement et je lui rendais visite. J'avais acquis la permission de dire des mots aimables, moi qui avais toujours cru que je ne l'étais pas.

Notre réalité commençait à poindre, un voile de malentendus s'était déchiré. Pour la première fois, je me sentais proche de ce frère. Comme s'il devenait soudain un compagnon de

survie. À quel naufrage avions-nous survécu ? Je ne pouvais le dire précisément. Alors que je croyais ne jamais avoir été aimée, je pouvais toucher le silence de mon frère de l'avoir trop été.

Tandis que je prenais conscience de cette terrifiante réalité, un homme dans la chambre d'à côté hurlait sa colère à en fendre l'âme.

Le pont des blessures

PAR JEPHTE ESTIVERNE

Je suis de la dernière branche de l'arbre, elle s'est cassée bien trop tard. Croyait-on qu'il en restait beaucoup? Va savoir.

L'automne est passé, s'est nourri à ras bord. S'est gavé pour plusieurs jours. Le temps a tracé ses sillons, fait don de marques et provisions pour plus tard. Le vent est venu, l'a giflé comme jamais auparavant. Je me suis détaché de la branche. J'ai fui l'arbre. J'ai traversé le pont, sevré le sein de mère. Ses larmes m'ont suivi jusqu'à la rive opposée. Cri retentissant dans mon dos. Père a tourné le talon, colère en étendard. Il redoute l'autre côté du pont — moi pas. Fuir n'est jamais à rééditer.

Partir — ultime tâche sur liste de choses à faire. (dernier acte inscrit dans l'urgence)

Quel pont me ramènera à moi sans relier une blessure à une autre?

Je suis de la branche cassée, il m'a fallu revenir la nudité de l'arbre. Ne reste que le tronc à pleurer loin du mouchoir. Larmes rouges. Un arbre nu est blessure que le temps porte haut. Cet arbre m'aimait, désespéré. Je l'aimais aussi, mais ne pouvais pour lui. Ni face au vent. Ni à l'automne. Ni au temps. Désarmé et impuissant demeure-t-on quand faut-il secourir ses amours.

Je suis parti, j'ai attendu que l'arbre soit dénudé par le funeste pour lui dérouler chanson d'amour. Quand vient l'heure de chanter pour une cause, même les dieux accusent retard. J'ai attendu qu'il agonise pour faire montre d'appartenance. Attendu, pour paraître brave, que sa bouche soit scellée par une main d'ombre.

Racines enfoncées dans les ténèbres s'éteignent à petit feu.

L'arbre est mort. C'est ma blessure de trop. Peut-on vraiment se libérer des cicatrices qu'on croit indélébiles? À quel moment cessons-nous de les porter comme un fardeau éternel?

Et pour revenir à soi, quel pont emprunter?

Point de feu

PAR AUDREY-ANN BLAIS-CÔTÉ

L'autre fois il y avait

un gars je lui

racontais mon mépris

Comme s'il était gentil il a

Pointé autant de creux en moi

Que je n'avais

D'ennemis

Je l'aurais brûlé

Si j'avais pu cramer mes propres replis

Peter Pan

PAR JASON LAPIERRE

« S'affranchir, c'est se libérer de la tyrannie de la jeunesse. »

C'est ce que la psy m'a donné comme devoir: réfléchir à comment m'en affranchir et à comment elle m'emprisonne. Elle m'a dit que la jeunesse sabotait parfois la vie d'adulte, qu'elle nous faisait stagner alors que nous sommes censés bâtir au ciment de nos erreurs.

L'adolescence empêche parfois l'homme de naître. Vouloir rester jeune est, selon elle, une fuite.

Elle m'a ensuite parlé de Peter Pan et de *Neverland*.

J'avoue qu'à la pensée d'un monde où tout est à portée de souhait, où le corps défie la gravité et l'entropie, je souris.

Elle dit qu'à mon âge on devrait cesser de rêvasser sa vie, elle dit qu'à trente ans on devrait arrêter de rêver à flotter.

Serait temps de penser à s'élever. D'abord marcher, puis grimper.

« S'agit de trouver la bonne échelle », a-t-elle ajouté.

Toutefois j'ai déjà tant saboté. J'ai brisé mille ponts et brûlé autant de sentiers. J'ai construit ma vie avec des cartes, rien de cimenté...

On peut reconstruire n'importe quel château de cartes. Elle me réplique ça avec le sourire, un sourire de *ça va bien aller*.

Silencieux, le regard dans les méandres de sa tapisserie digne des revues déco, je ramassais mes cartes en cogitant. Avalé par le divan, le genou cadencant mes pensées effrénées, je démontais et remontais mes forteresses fragiles, scrutant mon passé en quête des trèfles de ma chance, et des pics de mes Titanic.

Je n'ai plus trop envie de recommencer depuis que j'ai croisé la dame sans cœur et épuisé tous mes jokers, pensais-je à voix haute.

Elle a terminé en affirmant que c'était une nouvelle partie. Tout est possible.

Facile à dire, mais moi, j'ai toute une vie à rebâtir.

Dans le bus, je répète notre conversation en sourdine. Je rumine, le regard dans le vide, la bouche entre deux mots. Mes lèvres murmurent mes songes, mon esprit vagabonde...

« Rien n'est coulé dans le béton. »
« Tu dois accepter de vieillir. »
« L'adulte en toi veut naître... »

La boucle semble infinie. Mes pieds s'enracinent. Un détour chez Blanche Neige et les sept mains s'impose. Je sonne l'arrêt.

Blanche Neige m'accueille mains ouvertes, m'invite à m'asseoir.

À peine suis-je assis dans son sofa qu'il commente mon air agité. Ce à quoi je réponds que j'angoisse, je résume le tout en disant:
— J'brasse les cartes, disons...

Il agrippe un sachet de la main droite et me balance sa prescription avec la facture.
50\$

Je lui fais signe que j'ai les poches vides, à peine un 20\$. De sa gauche, il tâte son carnet, trouve mon nom parmi la panoplie.

Ma dette ne s'est pas envolée avec le temps. Parfois je me dis que je devrais payer mon pusher plutôt que ma psy.

Il se penche sur sa *coke* et aspire un bon coup, question de se faire aller les méninges. Ta montre! pointe-t-il de sa main droite. Tu me la donnes et je raye ta dette. Deal?

J'hésite, cependant j'ai besoin de me requinquer. Je me sens lourd à force de penser. Mais je finis par accepter le *deal... anyway*, j'suis jamais à l'heure.

Maintenant, c'est vrai, je n'ai plus de joker.

Il me serre la main avec sa poignée d'homme d'affaires et prend ma montre de la gauche. Réjoui, il désigne du regard son stash perso et m'invite à l'essayer. Après la thérapie, le traitement.

BOOOYA! J'avais besoin de magie! Requinqué, le bout du nez blanchi, je pars les pieds légers, enfin libéré de la petite voix flegmatique de ma psy, la démarche accélérée au carré, une seule pensée en tête: rebâtir mon château!

De retour chez moi, je cogite dans ma solitude bordélique.

Comment m'affranchir?
Quelles sont mes chaînes? Par où commencer?

Je fais les cent pas en déplaçant mon bordel: de la vaisselle empilée aux factures oubliées.

Brasser les cartes creuse l'appétit.

J'ai faim, toutefois je n'ai rien à me mettre sous la dent. J'imagine un festin impossible. Mon ventre se plaint.

Voilà par où commencer! Mettre du pain sur la table! Je replonge le doigt dans le sachet, je revisite mes rêves d'enfants: d'astronaute à policier.

Puis, décidé à arrêter de rêvasser, je saute sur les sites d'emplois. Je passe en revue la liste de ce que je pourrais devenir: mécanicien, commis de fruits, concierge de nuit, opérateur de machinerie et journalier, sans pouvoir leur donner mon visage au quotidien.

Je survole les annonces sans cliquer.
Je me cherche sans me trouver.

Et même si je trouvais, je vole d'un job à l'autre depuis que j'ai l'âge de travailler. Qu'est-ce qu'on a de mieux à me proposer? Sans diplôme, faut pas se leurrer...

Et encore, si je trouvais, malgré toutes les promesses de mon fournisseur Internet, tous les sourires et toutes les poignées de mains à la fin des entrevues, rien n'est assez rapide. S'agit pas de terrasser le capitaine Crochet pour prendre ses trésors.

Demain, je serai encore sans emploi, sans bijoux, sans pièces d'or et j'aurai toujours faim.

Je ne pourrai pas affronter mon portrait grisonnant, la défaite dans mon regard, mon ventre creux encore une fois. J'veux pas aller perdre la face dans une banque alimentaire. Demain me donne le vertige. Aucun moyen de le changer.

J'abandonne, j'ai pus d'espoir, demain sera noir. J'écris une note: « Imaginez-moi heureux à *Neverland*. »

À défaut de trouver une échelle où monter, je grimpe sur ma chaise.

À défaut de dénouer mes problèmes, je noue une corde à mon cou et je saute.

Prêt à flotter.

Une rame en novembre

PAR RAYMOND CLOUTIER

Dans une fin d’après-midi maussade de novembre, un pléonasme qui ne demande qu’à être démenti après un octobre d’une douceur jamais vue, le REM quitte la Gare Centrale, change de voie pour rejoindre les rails de droite, accélère dans la première pente, ralentit dans la longue courbe qui suit, et longe les studios de cinéma MEL’s.

— Prochaine station : Île des Sœurs.

La voix trop forte m’oblige à lever la tête et à perdre le fil de Autoportrait d’une autre, le roman d’Élise Turcotte. Je ne lis que dans le REM, quinze minutes à l’aller, quinze minutes au retour.

La rame s’arrête. Personne ne descend ni ne monte. Les gens de l’Île qui ont, à leurs pieds, un train presque aérien, préfèrent encore la voiture solo.

La rame repart et je recommence à lire le paragraphe de la page précédente.

Je suis assis sur un siège à l’avant de la rame bondée. Autour de moi, les têtes dodelinent, les cous sont pliés vers les téléphones, chacun et chacune dans sa propre bulle, hors du temps, l’esprit vide, combattant l’ennui, en fixant l’écran. Deux adolescentes debout près de moi discutent dans une langue qui m’est étrangère. Seules ces deux filles semblent vivantes dans le silence des voyageurs épuisés par une autre journée de combattants.

Je ne peux m’empêcher :
— Quelle langue parlez-vous?
— Polonais.

Elles ont quinze ou dix-huit ans, comment savoir? L’une a une tige qui transperce sa lèvre inférieure, un tatouage sur la main et du rimmel sous les yeux. Un joli visage tout en long, avec un nez fin. L’autre est classique: une collégienne en costume typique d’une école privée. Sans fard, le teint rosé, les cheveux lissés vers une queue de cheval bien haute, c’est elle qui m’avait répondu.

J’ai eu envie d’en savoir plus.
— J’ai travaillé à Cracovie durant deux semaines.

Elles m’ont regardé poliment, l’étudiante avec un léger sourire, l’autre étonnée.

La rame s’arrête brusquement, les deux filles sont projetées sur la fenêtre, mon épaule, à peine remise de l’accident de ski du printemps dernier, s’écrase sur le muret.

Le ciel gris est devenu noir, un éclair inusité en ce milieu d’automne dessine un zigzag, le tonnerre craque, l’éclairage des rames s’éteint et de faibles ampoules de secours créent un décor hallucinant. Quelques passagers sont tombés et restent agenouillés au sol, d’autres sont renversés sur les banquettes. Un bébé pleure dans les bras d’un homme qui chuchote dans son oreille. Deux jeunes punks, têtes rasées, oreilles percées, aident un vieillard à se relever.

Bizarrement, le silence qui suit est assourdissant. J’entends presque les alertes intérieures, les cris, l’anxiété de la centaine de passagers, par-dessus ma propre inquiétude. Nous sommes suspendus sur la passerelle au-dessus de l’autoroute 10 juste avant la descente vers la station Brossard, le terminus.

Puis des conversations s’amorcent :
— Vous en faites pas, ils vont venir nous chercher.
— Ça va repartir tout seul, y a dû y avoir une coupure de courant!
— Y a pas de place pour marcher si on ouvre les portes.
— Moi j’serai pas capable de descendre par une échelle.
— J’espère qu’il y a du chauffage.

Personne ne m’attend, toutes les aventures me sont permises, mais je ne m’attendais pas à celle-là. Plus de peur que de mal, finalement, même pour mon épaule. Les Polonaises se sont laissées glissées sur le sol à mes pieds.

— Vous ne vous êtes pas fait mal?
— Non, mais s’il faut attendre longtemps, on est mieux assises que debout.
— Vous avez raison! Quelqu’un vous attend à la station?
— Non, mais à la maison, oui. Ils s’inquiètent toujours pour un rien.

C’est toujours la sage des deux qui me répond.

Et puis, comme amorcée par la baguette d’un chef d’orchestre, une nuée de conversations téléphoniques envahit l’espace, une cacophonie presque musicale faite de chuchotements, d’exclamations, de tons dramatiques, de pleurs mêlés à des rires et de récits rocambolesques dans des langues de toutes les couleurs.

L’étudiante a sorti son cell et prévenu sa famille. Je n’ai rien compris, sauf qu’elle a levé les yeux au ciel, exaspéré.

J’ai demandé à l’autre.
— Êtes-vous parentes?
— Jumelles.
— Pas du tout identiques, en tous cas...
— Oh, non!

Elles ont souri, complices.
— J’ai aimé ça, Cracovie. C’était en 1994.
— On n’était même pas nées!

Elles ont lâché ça en même temps, d’une seule voix. Ça les a fait rire.
— Et moi j’avais 35 ans! On aurait dit que Cracovie venait de se réveiller d’un long cauchemar. C’était fou.
— Vous savez, on est sorti de l’URSS en 1989. Mais ça prend du temps pour sortir l’URSS de sa tête. Nos parents ont fui Varsovie en 86.

La collégienne parlait français avec la même prosodie que les ados dans mes cours de mathématiques. Je ne sais pas si c’est l’influence de l’anglais, mais les phrases finissent toutes en l’air. Les «a» sont aplatis et il y a une sorte de langueur dans le débit... je me disais... je parlerais comme ça si j’avais quinze, seize ans...

— Vous êtes nées ici?
— Oui, mais on aimerait ça retourner à Varsovie. Mon père, lui, veut rester. Il travaille dans les avions à St-Hubert. Mécanicien. Et puis, on est Canadiens.
— Vous parlez polonais à la maison?

La punkette a réagi, braquée!
— Pourquoi vous demandez ça? On va toujours parler polonais. C’est quoi le problème!

J’ai baissé les yeux, cherché comment dissiper le malentendu. Si elles savaient la date de la chute du mur, elles devaient être au courant des débats sur l’immigration, les demandeurs d’asile, la langue parlée à la maison, etc.

— Vous savez, je ferais la même chose si j’étais né en Pologne et que mes parents québécois avaient émigré. Je parlerais français le plus souvent possible.
— Excusez-moi, mais on se fait demander ça, tout l’temps.
— Je comprends.
— On parle toujours polonais entre nous, même en public. D’abord on peut se dire tout ce qu’on veut et puis on fait exprès...

La collégienne veut que je comprenne.
— Quand on nous crie : «On est au Québec icitte, retournez chez vous», ou bien «À Rome on fait comme les Romains», ça nous insulte! Alors, on se dit, retournons en Pologne, ce sera plus simple.

— Moi j’ai dix-huit ans, j’suis danseuse au Grand Ballet. Ma sœur finit son CÉGEP et elle est déjà acceptée en médecine, et on est trilingue! Qu’est-ce qu’on peut faire de plus?

Les lumières se sont rallumées et la rame a amorcé sa descente vers le terminus Brossard. Comme à l’atterrissage d’avions revenant du Sud, les passagers ont applaudi.

Elles se sont levées, une a enfilé son sac à dos, l’autre, à la lèvre percée, m’a regardé. Elle m’a semblé triste.
— Merci Monsieur.

Les portes se sont ouvertes, et elles se sont évanouies dans une foule compacte et soulagée.



Lénore au pont

PAR MARIE D'ANJOU

Ils la voient pointer du doigt le ciel, mais ne lèvent jamais les yeux. Lénore, sur la passerelle, se tient d'une poigne crispée aux cordages. Elle, ils ne l'aiment pas, toujours à osciller entre deux rives sur son petit pont, comme une balançoire. Ça ne sert pas à ça. On traverse, on passe, on revient sur ses idées, mais surtout, en aucun cas jamais, on reste au centre d'un pont. Il faut choisir un côté. C'est la vie, c'est comme ça, on n'y peut rien. Lénore n'a jamais compris la prise de position. Les riverains de droite croient que cette ambivalence est de naissance. Ceux de gauche l'attribuent à un environnement malsain, une sorte de corruption dans l'air. On ne peut pas rester sainement entre deux pôles, à branler dans le manche autant que les rafales ébranlent cette passerelle.

Lénore pointe le ciel, comme si elle était aveugle à la désolation de leur monde rendu stérile par la folie des riverains. Enfin, le croient-ils. Qui raconte ça? Sûrement la rive opposée. Il n'y a plus d'avenir, ils le savent tous. Pourquoi viser le ciel? Il n'y a jamais rien eu à voir là-haut. C'est ainsi, ça ne change pas. Idée fixe de Lénore, elle, une esperluette égarée sur un pont en suspens dans la vallée. À gauche, on la trouve grise, dangereusement près du noir et blanc de la droite : tout ou rien, pile ou face, l'un ou l'autre, gagnant-perdant. À droite, on la sent trop délavée, proie facile à une colorisation irisée de la gauche. Leur arc-en-ciel et leurs paillettes, comme si tout se valait, brouillent les catégories, l'ordre et le sens du monde. Lénore est trop fragmentée, comme la gauche, soupçonne la rive droite. Non, elle est déjà trop calcifiée comme la droite, se défendent ceux de gauche.

Lénore voudrait leur dire ce qu'elle est, mais l'urgence est là, dans le ciel, ne la voient-ils pas? Ils demeurent acharnés à détailler son doigt tendu, à le décortiquer, lui, et le juger du fait qu'elle juge avec. Ils ignorent quoi, ne comprenant pas pourquoi regarder au ciel sauverait leur vallée des gens de l'autre rive. Cette rivalité est centrale. Pas Lénore sur son pont. La rive droite accuse la rive gauche qui les blâme en retour. «Nous souffrons plus que vous», disent les uns. «C'est faux!», répliquent les autres. On ne peut plus crier à l'injustice puisque l'autre se dit victime, peu importe de quoi. Mais le «qui», oh, on le connaît. Si une rive est victime, donc l'autre est coupable, non? Et ça, c'est insupportable, puisqu'elle est victime, voyons! N'y a-t-il plus de verdure à cause d'eux, ne manque-t-il pas de fraîcheur? Quelle hérésie de se croire tous victime sans

coupable! Et la réponse bête de Lénore, toujours aussi perdue, est de pointer le ciel. Sur les rives gauche ou droite, on se renvoie la balle des responsabilités.

Une distraction, Lénore sait d'où elle provient. Elle la montre, mais ils ne voient que son doigt : une accusation dans le vide, loin de leurs véritables soucis, ici sur leur terre mourante. Qui des deux rives a raison à propos de sa pollution? Peu importe, le plus grand orateur gagnera. La plus forte position remportera les mièvres miettes tombées du ciel, à les rendre sanguinaires une rive contre l'autre. C'est d'ailleurs le seul bienfait de ce firmament, ces brouilleries. Lénore n'annonce même pas cette pluie. Personne ne la veut sur sa rive; elle ne renforcera pas leur rang. Sans plus de richesses, il faut être plus fort que l'autre, et elle, elle ne choisit rien.

Il existe une autre position, au centre de la passerelle où Lénore, toujours, accuse le ciel. On aperçoit rarement ce qu'elle pointe. Ça s'improvise en nuage ou en crépuscule, ça crée d'un battement d'ailes certains vents. Pour le voir et s'en assurer avec le temps, Lénore a dû regarder longtemps. Souvent. Tout le temps. Ne pas le quitter des yeux. Un jour, espère-t-elle, les riverains regarderont enfin ce qu'elle montre : un dragon avare de leurs pièces d'or — toutes et chacune de leurs pièces — qui ne redonne que la cendre de ses flammes à gauche, à droite de la passerelle. Il a détruit leur terre également des deux côtés de la rive, sur leurs vallons et leurs vallées, non sans les en faire sentir coupable. C'est les riverains, après tout, qui saccagent leur environnement... non? Ce ne peut être les industries du dragon. Il n'existe pas; il n'y a rien à voir dans ce ciel. Pourquoi le pointer? Plus éveillée, Lénore l'a vu agir depuis longtemps. Celui-ci a amassé toutes leurs ressources pour les garder dans ses greniers célestes, si haut, on le perd de vue et l'oublie. Il possède ce qu'il faut pour reverdir la vallée — les moyens, les ressources, le pouvoir d'action —, mais il a pris soin d'effriter la tour menant à sa forteresse. Il règne depuis des siècles sans rien changer au statuquo.

Lénore le pointe, lui. Car si seulement les riverains de la vallée, de droite & de gauche, pouvaient le voir, ils arrêteraient de picorer leur épouvantail arc-en-ciel bariolé en noir et blanc. Ils reconstruiraient ensemble la tour et abattraient, ensemble, cet avare dragon. Un jour, rêve Lénore, elle ne sera plus seule sur cette passerelle à faire le pont et à faire front.

La femme sur le pont

PAR PASCALE BONIN

Je l'ai rencontrée un soir de mars, sur la vieille passerelle de bois qui surplombe la rivière.

Elle devait avoir la mi-quarantaine. Grande et élancée, d'une beauté saisissante, elle portait une robe trop légère pour la saison et une veste de laine où s'accrochaient d'étranges filaments verdâtres. Son chignon noir, décoiffé, pendait de côté, comme si une tempête avait traversé ses cheveux. Le rouge flamboyant de ses lèvres tranchait avec son teint pâle et sa chevelure ébène.

Une odeur désagréable et peu habituelle à l'aube du printemps m'est montée au nez au moment où elle arrivait à ma hauteur. Sans doute un déversement d'égout, ai-je pensé.

Elle s'est arrêtée et m'a fixée de son regard bleu perçant. Sa seule proximité m'a fait frissonner. Avoir devant moi un sosie de Blanche-Neige version débraillée ne me rassurait pas. Sans compter que l'odeur écoeurante semblait émaner de sa personne et non du cours d'eau en contrebas.

— Bonjour, m'a-t-elle saluée. Auriez-vous deux dollars?

Sa voix avait des échos distordus. Elle sonnait comme si elle avait la tête coincée dans un bocal d'eau. Ce ton étrange m'a saisie tout autant que sa demande. Pourquoi une si belle dame, en apparence aisée, avait-elle besoin d'argent?

Elle m'a souri, dévoilant des gencives privées de dents.

Sa voix ornée de gargouillements, son sourire édenté... Il n'en fallait pas plus pour que je m'imaginer face à une psychopathe.

— Désolée, je n'ai pas de monnaie.

Pressée de poursuivre mon chemin, j'ai tenté de la contourner mais elle a glissé de côté, comme un pas de danse mille fois répété, pour me bloquer le passage. — Dans ce cas, auriez-vous cinq dollars? a-t-elle insisté.

Malgré la fraîcheur de la soirée, j'ai commencé à avoir chaud.

— Madame, je...
— Je peux vous dévoiler un pan de votre avenir en échange.

Elle toussa alors et cracha ce qui ressemblait à un bout d'algue.

Je devais trouver un moyen de me sortir de cette situation, sans quoi mon avenir s'arrêterait là, je le sentais.

— Je ne crois pas à...
— Et si je vous parlais d'abord de votre passé?
— Trop facile.
— De vos rêves, alors? De vos espoirs? De ce que vous n'avez jamais dit à personne?

Sa voix étrange s'évaporait, diminuait à chaque mot prononcé. Son parfum de marée basse et d'algues en décomposition m'empêchait de réfléchir. Un coup d'œil autour de moi me confirma que personne d'autre que nous n'avait eu la brillante idée de traverser le vieux pont ce soir-là. Même si je criais, personne ne viendrait à mon secours. J'en étais à espérer qu'elle ne me touche pas quand elle m'a agrippé la main droite par surprise.

J'ai aussitôt ressenti un courant glacial m'envahir le corps. Sa peau était si froide! J'ai voulu me soustraire à ce contact répugnant, mais elle ne lâchait pas prise.

Elle a fermé ses yeux bleu pâle deux secondes.

— Vous retrouverez un amour perdu, m'a-t-elle soufflé, en se mettant à tousser et à cracher sa bouillie verdâtre.

Profitant de son malaise, je me suis libérée et en ai profité pour reculer de quelques pas.

— Cela m'étonnerait, je...
— Il vous sauvera d'un bête accident dans un futur rapproché, a-t-elle ajouté, en reprenant son souffle.

Elle m'a tendu la main en me regardant, réclamant son dû pour sa prédiction. Je lui ai donné vingt dollars et je me suis sauvée en courant.

Arrivée à l'autre extrémité du pont, essoufflée malgré les quelques mètres parcourus, je me suis retournée. Elle était là où je l'avais laissée. Elle regardait la rivière. De loin, elle m'a semblé flotter à quelques centimètres du sol.

Deux mois plus tard, je traversais la vieille passerelle à la presse. Je ne pouvais m'empêcher de jeter des regards en arrière. Pourquoi fallait-il que ce soit le seul raccourci pour me rendre au travail?

Au milieu de mon parcours, une des planches pourries a craqué sous mes pieds. J'ai senti que le sol s'ouvrait. J'ai agrippé la rambarde. Six mètres plus bas, des rochers déchiraient le courant.

Alors que j'essayais de me raccrocher, j'ai entendu des pas qui couraient derrière moi. « Pas elle, pas elle! » ai-je espéré, en sentant la panique m'envahir.

— Tiens bon!

Ouf. Cette voix était normale. Et masculine. Des mains solides (et chaudes) m'ont tirée de ma fâcheuse posture. Une fois hors de danger, j'ai remercié l'inconnu qui venait de me sauver. En le voyant, j'ai failli retomber dans le trou. Je le reconnaissais... même si on ne s'était pas vus depuis plus de vingt ans.

— Théo?
— Ariane?

Il n'avait pas changé. Son regard rieur, son sourire, sa fossette sur une joue... Ses cheveux châains étaient juste un peu plus longs qu'à l'époque, mais pas encore

grisonnants. Sa petite barbe qui m'avait toujours fait craquer avait bien traversé le passage du temps. Théo avait été l'amour de mes 16 ans, une histoire d'adolescents qui s'était terminée avec son départ pour l'université quelques mois plus tard.

Il m'a raccompagnée chez moi. On a refait connaissance et on ne s'est plus jamais quittés. L'étrange prédiction s'était réalisée.

Un jour, Théo m'a raconté l'histoire de Madeleine, une jolie dame riche qui s'était noyée lors de l'écroulement du premier pont, en 1942. Son corps a été retrouvé deux semaines après l'accident. Elle avait perdu son sac et son dentier dans sa chute. Elle cherchait, selon la légende, à amasser de l'argent pour s'en procurer un autre, refusant de se présenter au paradis sans ses dents!

La patiente se met à quatre pattes pour pousser
J'ai échoué, ils m'ont abandonné

La patiente est anxieuse et triste
Je suis sereine, mais déçue

Décor flou, je ne contrôle rien
table qui roule
Ses larmes à lui qui tombent sur mes joues

Mon corps crépite sous l'effet des drogues
rien ne m'appartient dans ce moment
Le plus grand des moments

La patiente demande à voir son bébé
La mère, je suis une mère

Naissance d'un nouveau-né de sexe masculin avec
APGAR de 9-10 à 2 h 52.
Malprésentation occipito-postérieure confirmée.

Tes pieds, ta tête
ont emprunté un autre chemin
un sentier que je ne connaissais pas
trop bien emmitoufflé, tu serais resté

Les pleurs ont jailli dès ta première bouffée d'air
que je n'ai pas vue, le ventre ouvert
Tu criais à l'immensité de la vie que tu étais arrivé
et j'étais trop loin pour te rassurer, le ventre ouvert

Ils ont détruit le lien qui nous unissait
méthodiquement, médicalement
J'avais rêvé le célébrer, l'honorer

Donnez-moi mon bébé, donnez-moi mon bébé!

Enfin, ils t'ont déposé sur mon sein
trop propre
Je t'avais imaginé paré
des habits du nid que tu venais de quitter

Mais le silence
le silence de la communion de ton regard dans le mien

Nous nous sommes reconnus

Je ne t'ai pas amené au monde comme je l'aurais voulu
aucun des ponts que j'avais préparés, tu n'as traversé

Mais nous nous sommes reconnus

Les fils lumineux qui se sont tressés
entre mes yeux et les tiens
entre mon âme et la tienne
J'appartiens à ta création
ton futur, à tous tes demains

Je ne t'ai pas amené au monde comme je l'aurais voulu
aucun des ponts que j'avais préparés, tu n'as traversé

mais j'en créerai de nouveaux
pour t'apprendre à marcher, à courir
à écrire

Je tisserai les lattes sous tes pieds
l'une après l'autre
jusqu'à ce que tu puisses à ton tour
tisser l'invisible

Pour un oui, pour un non

Petite, lorsque je refusais d'aller dormir, une de mes gardiennes me menaçait de la venue du Bonhomme sept heures. Au lieu de courir me coucher, je courais à la fenêtre pour le voir arriver. C'est de là, je pense, que je suis devenue sceptique, pour ne pas dire «Thomas». Je crois qu'une explication rationnelle existe pour tout. Pourtant, en 2010, en Haïti, j'ai appris, par la force des événements et des circonstances, que tout n'est pas toujours tangible. Un oui ou un non peut changer le cours de la vie et la perspective avec laquelle on l'aborde.

À l'automne 2009, je me suis engagée à remplacer bénévolement une Haïtienne venue étudier au Québec: sœur Denise, de la communauté des Sœurs Missionnaires du Christ-Roi. Son poste se trouve à l'hôpital Cardinal-Léger de Sigueneau, à environ quarante minutes de Port-au-Prince. Avec une autre bénévole, je suis logée chez les religieuses, au deuxième étage de l'entrepôt du matériel médical. La diversité de ma tâche me plaît bien. Entre autres, je dois répartir les caisses reçues du Canada par conteneur, dont plusieurs sont destinées à l'école de sœur Esta, voisine de l'hôpital Cardinal-Léger. Haïtienne, sœur Esta est jeune et dynamique, et rapidement nous créons des liens.

Marina, une dame amie des religieuses, rencontrée quelques fois lors de festivités, m'est très sympathique. Elle me confie que ses deux filles vivent à Longueuil. Elle vient de recevoir son permis de résidence pour le Canada, mais elle attend la décision de son mari avant de partir pour le Québec. Elle ne pratique plus la médecine, mais lui hésite à quitter sa pratique en Haïti, car au Québec, il ne pourra plus exercer.

Au cours de la première semaine de janvier, la supérieure, sœur Marie-Élixane, me convoque pour me proposer d'aller à Pont-de-l'Estère afin de donner un coup de main. Je me sens bien à Sigueneau et j'aime mon travail, mais je dis oui. Le départ est fixé au dimanche suivant. Le samedi, je me rends à Port-au-Prince, car le lendemain sœur Louise, la responsable à Pont-de-l'Estère, vient m'y rencontrer pour me ramener avec elle.

Le mardi 12 janvier, à seize heures cinquante-trois, la terre a tremblé en Haïti. Pont-de-l'Estère se situe à plus de 2 heures de route de Port-au-Prince, épice centre du séisme. À cette heure-là, je travaille sur le patio, derrière la maison. La biquette, attachée à quelques mètres de moi, me fait sursauter par un cri alarmant quelques minutes — ou était-ce quelques secondes — avant que je ressente le premier

frémissement du sol. Elle avait perçu la vibration bien avant moi!

Les deux personnes occupées à l'intérieur de la résidence sortent en vitesse et viennent me rejoindre dehors. Pendant 45 secondes, qui nous paraissent comme autant de minutes, nous sommes secouées : grondement sourd, bruit des portes métalliques qui battent, impression que la terre va s'ouvrir sous nos pieds. Je suis catatonique. Puis, c'est le silence. Nos regards se croisent — soulagement, aucun dégât autour de nous.

Toutes communications coupées, aucune façon de savoir si les nôtres, tant à Port-au-Prince qu'à Sigueneau, sont saines et sauvées, et aucun moyen de prévenir nos familles au Québec. Au moment où l'information commence à nous parvenir, j'apprends que sœur Esta, à Sigueneau, est restée sous les décombres de son école avec ses élèves. Et Marina, sortie ce jour-là pour se rendre à une réunion où elle n'est jamais arrivée, on ne l'a jamais retrouvée.

Puis me parviennent des photos. À Sigueneau où je logeais, l'édifice complètement écrasé et le mur extérieur en pièces au sol laissent voir ma chambre où une énorme poutre en ciment repose sur le lit. Le mur de la cuisine recouvre la salle de bain où normalement, à cette heure-là, je me douche avant le souper. Au mieux, je serais morte, et au pire, j'aurais été écrabouillée. Dans le couvent, une religieuse a dégringolé du 2e étage dans son bain; une seule vertèbre cassée. Au rez-de-chaussée, avant d'atteindre la sortie, une autre s'en est tirée avec une blessure à la tête lorsqu'une section du plafond s'est effondrée.

Pendant un moment, plusieurs répliques, plus légères, mais bien senties, nous font tressaillir. La nuit, je me réveille souvent avec la sensation que mon lit tremble, et ce, même de retour ici chez moi. Pendant plusieurs mois, une question me tourmente: pourquoi, à peine deux jours avant le séisme, m'a-t-on demandé de partir pour Pont-de-l'Estère?

Si j'ai été épargnée dans cette catastrophe, j'ai peut-être une mission particulière à remplir, un cheminement à accomplir, encore un pont à traverser. Le contexte revêt une part de mystère, une force du destin. Peut-être que l'ange gardien de mon enfance existe vraiment! J'en arrive finalement à la conclusion que, dans la mesure du bon sens, chaque fois que se présente une ouverture, une occasion de changement, oui, je veux bien y croire et foncer.

Les chemins invisibles

PAR FLAVIE CARON-LEBLANC

Pont : Ouvrage servant à franchir une dépression du sol, un obstacle, un cours d'eau.¹

Mon téléphone se met à sonner entre deux pages de Camus. C'est à propos de maman. Un hôpital, un accident, peu importe : je ne finis pas ma lecture.

C'est un éboulement de terrain. Saguenay 1996 revisité. Mes projets se perdent dans les rapides du courant. J'ai peur pour mon futur, j'ai peur pour elle, j'ai peur pour tout le monde en même temps. Mes certitudes partent par morceaux dans le flux de nouvelles. Comment est-ce qu'elle va ? Puis-je lui parler ? Et toujours cette distance qui m'empêche de la voir. Obstruction de la route. Chemins barrés.

Seule à Sherbrooke sans permis de conduire. J'entends des craquements au loin. Un pont suspendu apparaît. La première planche à laquelle je m'appuie, c'est ma colocation.

« Hey ! Je descends à Montréal demain, veux-tu que je t'amène quelque part ? »

Je veux te payer le gaz, tu n'acceptes que la gomme. Toutes les deux dans ton auto, nous écoutons des podcasts. En temps normal, c'est pour visiter mon copain que je voyage avec toi. La journée aurait été belle en ces circonstances. Tu me fais entendre des entrevues. Dehors, le paysage tourne au gris. Difficile de me concentrer sur ce que raconte l'animateur. La radio griche. Je m'endors sur le siège passager. Vidéo. Un nid de poule percute ta voiture. Je sursaute. Il fait nuit. Nous arrivons à destination.

Déambulant au-dessus de l'eau, je vois à peine l'autre rive. À force de marcher en hauteur, j'attrape le vertige. Les jambes engourdis, la tête étourdie, la chute imminente.

Les joues brûlantes, le regard embué. Je descends, mon corps tremble, j'ai froid. À travers le brouillard je vois la lumière, dans l'entrée du métro, mon amoureux m'accueille les bras ouverts.

La ligne bleue berce mes craintes, mais tu calmes mes pleurs. Chaque fois que je hausse le ton, tu me rassures avec plus d'ardeurs. Pour aimer, il faut manquer de la chose dit-on. Je n'ai pas besoin de te manquer pour savoir que tu m'aimes. Tu me guides entre les stations.

Arrivée à l'hôpital je dois patienter. Le soir, entre le travail et l'école, tu m'écris un petit mot encourageant. « Ne t'en fais pas, les beaux jours s'en viennent. L'orage va passer. » Tu vois juste. Tu souris quand je t'annonce : « elle ouvre les yeux maintenant ! »

Entourée de tendresse, j'avance plus confiante. Et quand la tempête s'amuse à me bousculer, je m'accroche aux câbles pour moins me balancer. Passé la moitié du trajet, le tumulte semble s'adoucir. Autour, des murmures de collègues, membres du personnel, amis, famille résonnent comme interceptés dans leur envol. Tant de pensées bienveillantes planent dans une chambre médicale : petite maison blanche de la résilience. Le temps se fait plus clément.

Lorsque je descends de la passerelle, à mon grand étonnement, tout reste tel quel. Le chemin suspendu ne disparaît pas. Ma mère sort du centre hospitalier soutenue par mon bras. Nous marchons ensemble ; moi, le pied sûr, le sien, incertain. Nous rentrons chez elle, enfin. Soupir de soulagement. Maman se repose. Dans mon sac, entre deux ordonnances, m'attend *Caligula*.

¹ Définition provenant d'Antidote

L'ultime traversée

PAR CHANTAL COUSINEAU

À la mémoire du premier homme de ma vie, mon père.

Nous n'avions pas été préparés à servir de pont entre lui et les autres. Chaque événement nous obligeait à lui servir d'interprète. Nous devions traduire son inconfort, ses malaises, ses besoins, ses non-dits. Maintes fois il nous avait alertés : il allait mal, puis il allait très mal et au moment où il nous semblait au plus mal, au point de non-retour, il remontait vaillamment la pente. Puis, il retournait à sa vie auprès de ses semblables. Chaque événement nous laissait pantois. Nous en étions venus à penser qu'il était un surhomme, qu'il serait toujours là, de plus en plus diminué mais plein de cette force vitale, magique et régénératrice. Car, malgré tout, il avait toujours beaucoup d'appétit que nous interprétions comme une folle envie de vivre.

Tandis que sa mémoire et sa conscience se délitaient, il nous semblait candide, toujours affectueux avec nous, attentionné et présent à son entourage immédiat, quelques hommes et quelques femmes diminués comme lui mais toujours dans la vie. Par son regard clair, on le sentait même heureux. Il n'avait besoin de rien. De la musique, peut-être. Le mot « merci » s'échappait encore parfois de ses lèvres et il semblait bien senti.

Jour après jour, les soignants lui prodiguaient des attentions particulières. Sa vie quotidienne se limitait géographiquement à un long corridor, à une chambre et à une salle commune, ce qui constituait désormais son univers. Il s'en accommodait sans se plaindre.

Son monde était restreint à un cocon chaud, silencieux et bienveillant. Certains jours, il s'exprimait à haute voix par des sons incompréhensibles ainsi que des chants étranges. Il chantait pour lui-même comme pour se reconforter.

Nous faisions le lien entre l'extérieur, qui l'avait connu actif et créatif, et l'intérieur, sorte de bulle aseptisée du

monde productif, donnant régulièrement de ses nouvelles à qui s'informait de son état, alors que lui ne nous demandait jamais rien. Au moment de le quitter, nous le prévenions de la date et du jour de notre prochaine visite même si le temps n'avait plus aucune signification pour lui. Il répondait simplement « Ah oui ? » comme si l'idée de vouloir revenir le voir le surprenait.

Puis, un midi de la fin novembre, subitement, son teint s'est modifié, sa respiration est devenue plus difficile, sa température corporelle s'est élevée. Alerté, le personnel soignant a constaté que ses signes vitaux sonnaient une fin proche. On augmenta la dose de réconfort. La cadette transmet ses craintes à ses aînées et à son seul frère vivant. Tous accoururent à son chevet. Les yeux fermés depuis le matin, sentait-il notre présence ? À tour de rôle, nous lui tenions la main, nous caressions sa tête. Tandis que le corps était totalement immobile, la conscience, munie de son billet de départ, attendait calmement le décollage. Nous lui chuchotions que le temps était maintenant venu de lâcher prise sur cette vie qu'il avait tant chérie, pour aller rejoindre sa douce, de l'autre côté de la passerelle. Les minutes, puis les heures passèrent. Le souffle demeurait difficile mais régulier. Le visage, paisible. Nous l'avons remis entre les mains des soignants pour la nuit.

Au matin, soudainement, la respiration devint saccadée. Les extrémités, bleutées et plus froides. La cadette, seule avec lui, entendit son dernier souffle de vie et assista impuissante à sa traversée de la passerelle reliant la vie à l'au-delà.

Plus tard ce matin-là, les proches, arrivés les uns après les autres, furent témoins de la fin du voyage qui de leur père, qui de leur frère, qui de leur beau-père. Notre mission d'être le pont entre lui et le monde extérieur venait de prendre fin, abruptement.

Recommence?

~~Qui n'a jamais
J'ai souvent eu l'idée
Selon le dictionnaire~~

Commencer, déjà, c'est difficile. Recommencer demande un travail sur soi, un petit deuil, l'humilité d'accepter que bon, c'est vrai, j'ai un peu merdé. Quelque chose cloche, mais on essaie de se convaincre que ça ira. Après tout, personne ne remarquera que le cadre est un peu croche, non? Il y a quelque chose de fondamentalement désagréable à recommencer, surtout quand on perd quelques heures de travail en raison d'un *cloud* mal synchronisé. Comme le savent bien les philosophes des quincailleries: si tu mesures deux fois, tu ne coupes qu'une seule fois.

Recommencer, ce n'est pas tant s'avouer vaincu que reconnaître les potentialités, s'attarder aux possibles du texte; c'est voir son œuvre, se voir, au pluriel: je peux faire mieux, je ne suis pas limité à la personne imparfaite qui a posé cette action imparfaite. Recommencer, c'est aussi perfectionner, à l'instar des sportifs et des musiciens qui répètent inlassablement les mêmes gestes pour pouvoir les reproduire à l'instinct. Sans cette volonté de se reprendre, la vie ne serait-elle pas qu'un long premier jet qu'on n'a pas le courage de retravailler?

Dans *Le gai savoir*, Nietzsche demande ce qu'on répondrait à un démon qui nous offrirait de recommencer notre vie exactement telle qu'elle avait été vécue: «Ne te jetterais-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudirais-tu pas le démon qui parlerait ainsi?» Qui aurait l'audace, comme un enfant qu'on chatouille, de regarder sa vie à rebours en criant «Encore!»? Pourtant, recommencer, on le fait constamment: au nouvel an, au printemps, à la rentrée de l'automne; la Terre tourne, le calendrier se répète, le Canadien se bat pour être dans le mix, mais à quoi bon poursuivre cette comédie?

Albert Camus nous encourage à imaginer Sisyphe heureux de pousser, encore et encore, pour l'éternité, le même rocher au sommet de la même montagne. Le recommencement devient alors une épreuve de force, un test de caractère, un engagement contre l'absurdité du monde, contre le nihilisme de l'«à quoi bon?» Le recommencement, la répétition ne nous empêcherait donc pas de vivre, d'aimer, de créer, de jouer.

La question qui se pose alors serait plutôt: comment faire pour ne pas recommencer?

Veuillez envoyer votre texte à info@aaaestrie.ca avant le 31 janvier 2026 en vous assurant de respecter les exigences suivantes:

- Joindre votre nom et vos coordonnées;
- Formater le fichier à double interligne, en Times New Roman (12 points);
- Ne pas dépasser 1000 mots pour les textes en prose ou deux pages pour les textes en vers.

Le comité éditorial se réunira pour évaluer les textes de manière anonyme et contactera les auteurs.es sélectionnés.es pour les accompagner dans le travail éditorial qui suivra. Conformément à la philosophie de la revue, les personnes dont les textes seront sélectionnés devront se montrer ouvertes à retravailler leur texte à la lumière des commentaires du comité. La coopération et le dialogue permettront de réaliser tout le potentiel du texte.

L'Alinéa publie de la fiction, de la poésie, de l'essai et du récit.



aaaestrie.ca